L'ORIGINE

DE

LA CHOUANNERIE,

OU

MÉMOIRES

DE STÉPHANIE DE TRESS*,

pour servir à l'histoire de nos guerres civiles.

O mes compatriotes ! ne rallumez jamais les torches de la guerre civile; elles ont incendié les plus belles parties de la France : que cette leçon cruelle ne soit pas perdue pour vous.

TOME PREMIER.

À PARIS,

Chez OUVRIER, libraire, rue des Bons-Enfans, n°. 20, près le Palais du Tribunat.

M. DCCC. III.

AVERTISSEMENT.

Il y a six mois que *l'Origine de la Chouannerie* devroit être imprimée. Des obstacles que je n'avois pu prévoir, et qui tiennent à l'état actuel de la librairie, l'ont arrêtée dans sa marche. Dans ce moment, où je suis enfin parvenu à les surmonter, la guerre avec l'Angleterre est commencée : mes amis ont craint que l'ouvrage n'en souffrît ; ils m'ont même conseillé d'en retarder la publication, pour la

première fois, je n'ai pas été de leur avis; je crois au contraire que c'est pendant une guerre aussi injuste qu'impolitique, qu'il peut devenir utile. L'homme qui seroit assez foible pour se laisser entraîner par les insinuations perfides de la malveillance, s'il lit mon livre, sera effrayé des suites du parti qu'il pourroit prendre : peut-être s'arrêtera-t-il sur le bord du précipice; il craindra de devenir l'instrument de nos ennemis, qui, lorsqu'ils n'auront plus besoin de lui, l'abandonneront à toute la rigueur de sa destinée;

souvent en croyant servir ses passions, on sert celles des intrigans, et on finit par en être la victime : dix ans de révolution auroient dû donner cette expérience. Mon livre n'ayant pour but que d'inspirer la haine des guerres civiles, ne peut cesser d'être utile : si les circonstances ne sont pas tout-à-fait les mêmes qu'il y a six mois, le fond n'en est pas moins moral ; il ne peut donc manquer son effet à telle époque que nous puissions nous trouver. Lorsque j'écrivois ces *Mémoires*, tout nous faisoit espérer une paix durable ;

personne plus que moi n'en savouroit les douceurs ; personne plus que moi n'est affligé du renouvellement de la guerre : ce qui me console en partie, c'est que les Français ne l'ont point provoquée.

PRÉFACE.

Emportée par des souvenirs douloureux, chers et toujours présens; brûlant de faire partager à mes compatriotes mes sentimens de paix et de bienveillance ; victime de la guerre civile, j'ai cru pouvoir en tracer les malheurs; j'ai osé prendre la plume; c'est au public à m'en punir, si l'intérêt que je lui inspirerai ne balance pas la médiocrité de mon style; mais s'il me juge avec son cœur, je me flatte que ma hardiesse trouvera grâce devant son tribunal; c'est la première fois que je m'y présente, et ce n'est pas sans frayeur.

Le ton romanesque de ces mémoires pourra peut-être faire douter

de leur véracité; j'atteste ici qu'aucuns faits ne sont controuvés, pas même altérés. Le manuscrit de l'inconnue de la forêt est seul de mon invention: j'ai voulu, dans ce petit cadre, renfermer le tableau de tous les fléaux qui désoloient alors mon pays; je souhaite avoir atteint ce but; il est bon de se rappeler le passé afin de s'en faire une égide pour l'avenir: oublier si vîte ses erreurs, c'est s'en préparer de nouvelles.

L'anecdote de F* avec les deux femmes émigrées, toute révoltante qu'elle est, n'en est pas moins exacte; j'aurois peut-être dû la laisser dans l'oubli; je ne l'ai pas écrite sans regret; mais j'ai pensé qu'elle feroit contraste avec la noble conduite de messieurs d'Estignac et Delbien; de telles oppositions sont nécessaires.

Si j'avois rapporté dans ces mémoires tous les événemens dont mes yeux ont été les tristes témoins, j'aurois eu des matériaux pour des in-folio; je me suis contentée de choisir les plus intéressans. Il est un trait pourtant que je ne puis oublier ici; il me rappelle une amie infortunée, qui méritoit un autre sort; puisse le monstre qui empoisonna ses jours, lire ces pages, frémir de lui-même, et réparer son crime!

Une Anglaise, nommée madame de M*, s'étoit fixée en France une année avant la révolution; elle possédoit une maison à Paris, et une fort belle terre à M*. Vingt-six ans, un caractère aimable, une figure intéressante lui donnoient droit aux hommages d'un sexe et à l'amitié

de l'autre. Elle aimoit un jeune homme sans fortune, qu'elle croyoit vertueux, et dont elle vouloit faire le bonheur. Madame de M* vit avec inquiétude la marche rapide de la révolution; étrangère, sans famille, elle trembla pour sa liberté. « Cher » V*, dit-elle un jour à son ami, » je veux assurer votre félicité, » même après ma mort; faites ve- » nir un notaire; je veux vous faire » un contrat de vente de tous mes » biens; si j'échappe à la faulx ré- » volutionnaire qui frappe indis- » tinctement amis et ennemis, vous » me le remettrez; c'est moi alors » qui vous devrai tout. » Le jeune homme pleure, gémit, refuse; mais il est forcé de céder aux vives instances de madame de M*. Quelque temps après, elle est traînée dans un cachot; il ne lui est pas

permis d'écrire, ni de voir personne. Quatre mois s'écoulent dans cette dure captivité, plus cruelle que la mort même ; l'idée seule de son amant soutient son courage; si elle meurt, elle a la douce satisfaction d'avoir assuré son existence; si elle devient libre, avec quels transports ils se reverront! l'hymen couronnera un attachement mutuel que rien ne pourra changer. Cependant Robespierre monte sur l'échafaud ; madame de M* est sauvée ; à peine a-t-elle franchi le seuil de sa prison, qu'elle vole vers son amant. O coup terrible! pendant sa détention il a épousé la fille d'un riche banquier; il refuse à sa bienfaitrice de lui rendre ses biens; il a l'audace de lui présenter quelques louis qu'elle rejette avec horreur. On doit présumer l'excès du désespoir de cette

infortunée ; bientôt elle se trouve réduite à la plus profonde misère ; le contrat de vente dépose contre elle ; les tribunaux lui sont fermés ; elle ne tente pas même d'y porter ses plaintes : ses amis l'engagent à tout dévoiler à la famille où ce monstre s'est introduit, à l'aide d'une fortune usurpée. « Non, dit-elle, je » l'aime encore malgré son crime ; » qu'il soit heureux, si le remords » n'y met obstacle ; qu'il se repente, » et j'oublie tout ; je veux être la » seule malheureuse : non, je ne » veux pas porter la mort dans le » cœur de celle qu'il m'a préférée. » Cette femme sensible vit maintenant avec une petite pension que lui fait une de ses amies ; dénuée de fortune, elle est encore bien moins à plaindre que le scélérat qui l'a si indignement trahie.

Un autre trait aussi odieux, que dis-je? cent fois plus, c'est celui d'un nommé L*, qui dénonça son père pour avoir soi-disant soustrait des chevaux à la république : le vieillard vit sa dernière heure avec un sang-froid étonnant. Il prédit à son fils que la vengeance céleste ne tarderoit pas à s'appesantir sur sa tête coupable.

Le tribunal révolutionnaire éprouva lui-même de l'horreur pour le parricide, et sous un prétexte quelconque, il fut envoyé huit jours après à l'échafaud sur lequel il avoit traîné son père; mais sa mort fut bien différente! La pureté de sa conscience ne lui servoit pas d'égide ainsi qu'à sa victime; tous les habitans de S*** furent témoins de ses angoisses et de l'égarement de sa tête : les remords l'avoient

tué avant qu'il arrivât sur la fatale planche.

Un événement fort singulier arriva en 1793 à un homme généreux qui occupoit alors une place à l'armée de * * *. Il s'intéressa au sort d'un émigré qui étoit condamné à la fusillade : il parvint à le faire sauver; son action fut découverte, la mort fut sa récompense; il fut fusillé. Son corps fut enseveli sur le bord d'une grande route et légèrement recouvert de terre. Il n'étoit qu'évanoui; lorsqu'il revint à lui, quelques mouvemens découvrirent un de ses bras; des paysans le remarquèrent, ils le déterrèrent, et le conduisirent dans une maison écartée.

Ses blessures n'étoient point mortelles. Lorsqu'il fut guéri, il se ren-

dit dans un pays neutre ; il y resta jusqu'à ce que le calme fut rétabli en France. Rentré dans sa ville natale, ses héritiers, qui s'étoient emparés de sa fortune, voulurent nier son existence ; mais ils ne retirèrent que la honte pour fruit de leur procédure. A présent, il est tranquille chez lui, et l'émigré qui lui doit l'existence est rentré dans sa patrie, et lui paye un juste tribut de reconnoissance et d'amitié.

Il est mille autres événemens qu'une révolution seule pouvoit faire éclore, et que nos petits-fils ne croiront peut-être point. Que de générosité, d'héroïsme, de férocité et de bassesse ont ennobli et déshonoré les pages de l'histoire des quatre années de notre dernier siècle ! Honneur à celui qui pourra l'écrire sans esprit de parti !

Dans l'ouvrage que j'offre au public, sous une forme qui pourra l'amuser, et qui seule convient à mon sexe, j'ai changé jusqu'aux lettres initiales des noms de mes personnages, quoique la plupart n'existent plus; tels que le représentant H***, le général J***, l'adjudant-général F***. J'ai glissé légèrement sur les faits trop connus; je n'ai pas voulu être l'écho de ce qui s'est tant dit, tant vu et tant écrit. Je me plais à croire que ces *Mémoires* ont un but moral; qu'il s'y trouve d'utiles vérités; je me suis étendue sur l'origine et la progression des Chouans, persuadée que la majorité du public étoit dans l'erreur à cet égard. Cet article m'a conduit à parler de l'infortuné Théobald de Cor***, dont le sort y fut lié d'une manière si funeste. Sans doute que le noble ca-

ractère du général Delbien trouvera plus d'un admirateur. J'ai changé son nom : sa modestie ne m'a point permis de le dévoiler, malgré le vif désir que j'en avois. Quand je n'aurois que ce vertueux modèle à présenter, je me flatte qu'il me serviroit de passeport.

On trouvera peut-être l'abrégé de la vie de Jourdan le coupe-tête déplacé. Pourquoi, me dira-t-on, retracer à notre esprit fatigué, de telles horreurs ? Il est vrai ; mais j'aurois tronqué le récit de Mérignac : cet abrégé est tiré des notes d'un petit poëme dont l'édition est entièrement épuisée. Il le portoit sur lui lorsqu'il fut arrêté ; il l'avoit encore dans le souterrain. Je me suis trouvée heureuse de payer publiquement un tribut de reconnoissance à mes bienfaiteurs ; ils me liront, et

verront que je ne suis pas ingrate. Je crois n'avoir blessé personne, n'avoir attaqué aucune opinion ; je n'ai eu en vue que le bonheur de tous ; l'infortune, loin d'aigrir mon caractère, m'a rendue indulgente. Savoir ma patrie calme et florissante, conserver le cœur de mes amis, passer le reste de mes jours au milieu de ma famille dans une heureuse obscurité, voilà mes vœux les plus ardens et les seuls qu'il me convienne de former.

L'ORIGINE

L'ORIGINE

DE

LA CHOUANNERIE.

CET ouvrage n'est point un roman que mon imagination a créé pour flatter le goût du jour; c'est, malheureusement pour moi, un récit exact des chagrins qui ont traversé ma vie pendant le cours d'une révolution si fertile en désastres de tous genres. Peu de personnes ont été à l'abri, pendant ce bouleversement général, des fuites précipitées, des arrestations et des cachots. Heureux celui qui a sauvé sa tête! Que dis-je, insensée!.... heureux,

mille fois heureux celui qui n'existe plus ! ceux qui survivent sont les seuls à plaindre. Des regrets déchirans, de sombres souvenirs : voilà leur suite fidèle. Le temps peut adoucir de semblables chagrins, mais les effacer?.. jamais.

Quel est mon but (demandera-t-on) en mettant ces Mémoires au jour? Est-ce amour-propre d'auteur? non, je n'ai pas la prétention de l'être, et je n'en ai point les talens; je ne présente au public, qu'un récit simple et naïf. Instruite par l'expérience à détester la guerre civile, je veux, par le détail des horreurs dont mes yeux ont été témoins dans la Bretagne, faire partager à mes lecteurs des sentimens qui doivent désormais être communs aux Français de tous les âges et de toutes les opinions. O ! mes compatriotes ! ne

rallumez jamais les flammes qui ont dévoré les plus belles parties de la France! Puisqu'enfin le ciel a daigné, par les mains d'un héros généreux, faire descendre parmi nous l'olivier de la paix, ne soyez point assez ingrats pour (oubliant ses bienfaits) reprendre encore l'étendard sanglant. A peine sortis de l'abîme, vous ne pouvez exiger plus de miracles qu'il n'en a faits. C'est au calme des esprits, à l'activité pour la cause commune, aux travaux constans de toutes les classes, à la patience enfin, et surtout à l'oubli du passé (sans en perdre le fruit) que nous redevrons le commerce, première base d'un grand Etat, les arts qui en sont le résultat, et qui prouvent l'abondance; la confiance, qui assure les traités, les relations et les propriétés. Oui, je le dis avec effroi, encore une guerre

civile, et la France est perdue!.... Mais, loin de nous cette horrible idée.... Contens sous un gouvernement juste et paternel, les Français seront toujours unis; ils ne serviront plus par leurs dissensions intestines, les projets des puissances étrangères dont les vues ne sont plus un secret pour les hommes de quelque parti qu'ils soient. Femmes, qui avez été, comme moi, victimes infortunées, c'est à vous qu'appartient la plus noble tâche, gravez dans le cœur de vos époux, de vos fils, des principes de paix et d'union; que votre raison se serve de la douce voix de l'amour et de la nature, sentimens précieux, si souvent méconnus! Que l'image des excès qu'on a commis sur notre sexe, soit présentée par vous, pour faire redouter aux hommes de vous y exposer en-

core ; tâchez, par les vertus domestiques, si souvent négligées, de leur faire chérir leurs foyers, et frémir d'y voir encore porter le fer et la flamme. O Françaises ! assez longtemps vous avez ceint l'épée à vos époux, aujourd'hui, élevez vos enfans à détester les guerres civiles, et s'ils sont destinés à combattre, que ce soit contre les ennemis de l'État.

J'avois seize ans, lorsqu'on arracha de mes bras mon père et ma mère pour les conduire à l'échafaud ; par la protection spéciale d'un ancien domestique de notre maison, qui étoit devenu un personnage important sous le nouveau régime, j'étois restée en état d'arrestation dans notre hôtel ; souvent, accompagnée d'un gendarme, j'allois visiter mes malheureux parens dans la prison où la

tyrannie les avoit jetés; j'aurois voulu ne les point quitter, mais malgré mes larmes, ils exigeoient que je profitasse de la demi-liberté qui m'étoit accordée sous prétexte de ma grande jeunesse, car on m'avoit représentée au comité barbare comme une enfant de douze à treize ans. On m'excusera si je passe rapidement sur le jour fatal qui me priva de parens adorés, que je ne cesserai jamais de regretter : ce moment fut si terrible, que même aujourd'hui je n'aurois pas la force de m'appesantir sur des détails si déchirans.

Tous nos biens étoient saisis, et mon protecteur étoit en mission dans les départemens. Je vis à la tournure que prenoient les affaires, que bientôt j'allois être transférée en prison : moyennant cent louis le gendarme qui me gardoit me laissa fuir de l'hô-

tel de Tress.... dont sans doute on m'auroit arrachée le lendemain. A seize ans, je me trouvai donc seule, errante dans les rues de Paris ; ne possédant pour toute fortune qu'une montre enrichie de diamans et un gros rubis au doigt. Je savois que la Vendée et la Bretagne étoient occupées par les armées royalistes ; que la Roche-Jacquelin, l'Escures, d'Elbée, Bonchamp, Charrette et Stoflet en étoient les chefs et l'espoir. Il y avoit trop de difficultés à vaincre pour que je pusse espérer de me réunir au peu de parens émigrés qui me restoient, je voyois plus de facilités à joindre les Vendéens, près desquels plusieurs femmes de qualité que je connoissois avoient déjà trouvé asile et protection. Je résolus de les joindre, mais j'étois fort embarrassée pour exécuter ce projet : je

n'avois ni argent, comme je l'ai dit, ni passeport: ce dernier article étoit indispensable. Je pris le parti de me rendre chez une ancienne femme de chambre de ma mère; elle avoit donné dans les nouveaux principes, je le savois ; mais autrefois ma famille l'avoit comblée de bienfaits, et je ne pensois pas qu'elle pût les avoir entièrement oubliés. J'arrive toute tremblante à son nouvel hôtel, superbe bien d'émigré, acheté des déprédations de son mari qui s'étoit jeté à corps perdu dans les fournitures pour les armées ; je vois avec surprise, dans son antichambre, une troupe nombreuse de valets, de solliciteurs et de commis. Je demande avec émotion à parler à la citoyenne Morel ; après deux heures d'attente qui me firent cruellement souffrir, on me fit en-

trer dans un boudoir fastueux, où la nouvelle parvenue, dans un négligé galant, étaloit nonchalamment ses grâces d'emprunt sur un canapé couleur de rose et argent; elle daigna me faire un léger signe de tête, et, sans me regarder, elle me dit d'une voix aigre et d'un ton impérieux: — Que veux-tu, citoyenne? —Comment, madame, lui dis-je, vous ne reconnoissez pas Stéphanie, la fille de l'infortuné marquis de Tress.... ? Alors tous les traits de la Morel se décomposèrent, la terreur se peignit sur son front. — Vous, ici, juste ciel! Je vous croyois guillotinée? — Hélas! non, mon malheur est plus grand, puisque je survis à tout ce qui m'étoit cher : ma fortune est anéantie, je suis sans amis, sans asile, j'échappe à mes bourreaux; je me suis souvenue de l'amitié que ma

mère eut pour vous.... Je sais que vous avez quelque crédit, me refuserez-vous votre appui? — Moi! Quelle idée avez-vous eue là? Je ne puis, ni ne dois me mêler de pareilles affaires.... Compromettre mon mari!... ma fortune!... Sortez, mademoiselle, si l'on vous arrêtoit ici!.. Je tremble d'y penser. — Je ne vous demande qu'un asile pour ce soir, et un conseil qui puisse me faciliter les moyens de fuir, si vous pouviez seulement me procurer un passe-port, je sais qu'avec de l'argent rien n'est plus aisé, j'ai une parente à Nantes, si je puis parvenir jusqu'à elle.... — Etes-vous folle? Non, non, retirez vous; ah! remerciez le ciel d'être tombée entre les mains d'une femme sensible : toute autre vous feroit arrêter. — C'est donc ainsi (m'écriai-je au désespoir) c'est donc ainsi que

vous oubliez les bienfaits dont ma famille vous a comblée ? Ne vous souvient-il plus que ma mère vous a mariée et dotée généreusement, que jusqu'à l'instant de son incarcération, sa maison et sa bourse ne cessèrent de vous être ouvertes? Pendant l'année fatale où elle a langui dans les cachots, vous avez fait cette brillante fortune ; je ne veux point vous en reprocher la source, mais notre exemple vous prouve qu'il n'en est point de solide : tremblez, cruelle, que votre ingratitude envers vos bienfaiteurs ne trouve un jour son juste châtiment. Cette femme parut extrêmement humiliée de mes reproches, elle voulut parler, les paroles expirèrent sur ses lèvres. Cependant l'orgueil prit le dessus, elle me répéta de sortir, avec l'accent de la rage. C'est alors que

je sentis toute l'horreur de ma position, il faisoit déjà nuit, nous étions dans le mois le plus froid de l'année : sans moyens, sans papiers, quel être eût voulu me recueillir ? L'effroi que ma situation m'inspira, fit sur mes sens une révolution si grande, que je tombai sans connoissance aux pieds de la barbare Morel. Aux cris qu'elle poussa, plusieurs personnes accoururent des chambres voisines : elle ne savoit sans doute que répondre aux questions réitérées des spectateurs : lorsque j'eus repris mes sens je fus entraînée par elle dans un cabinet, où faisant signe à un général, qui se trouvoit là, (après avoir fermé la porte :) général, lui dit-elle, vous pouvez me rendre un grand service, l'amitié qui nous unit m'assure déjà de votre consentement; cette jeune personne est la fille d'une

de mes anciennes amies qui, par sa mort, la laisse ici sans ressources; des raisons s'opposent à ce que je la garde chez moi, malgré le désir que j'en aurois. Vous partez demain pour Nantes, elle a dans cette ville une parente qui peut la secourir; pouvez-vous lui donner une place dans votre voiture? Le général jette les yeux sur moi, sourit d'un air satisfait, et assure avec feu madame Morel qu'il est enchanté de lui être utile. Que devins-je à l'idée de voyager seule avec un homme dont le ton grossier et soldatesque m'annonçoit mille désagrémens? J'osai faire des représentations sur un projet dont l'indécence étoit manifeste, d'insolentes plaisanteries furent la réponse que me fit cette odieuse femme; le général fut plus délicat, il me promit que je n'aurois point à

me plaindre de sa conduite. Il fut donc convenu, malgré mes objections, que je passerois le reste de la nuit chez la citoyenne Morel, et qu'à quatre heures du matin, il viendroit me chercher avec sa voiture. Lorsqu'il fut sorti, je fis part de mes inquiétudes à cette femme : Si cet officier alloit abuser de ma dangereuse position, qui prendroit ma défense, qui me soustrairoit à son pouvoir ? Vous n'avez que ce parti à prendre, me dit-elle avec dureté, ou je vous remets entre les mains de vos gendarmes, j'y suis décidée : l'un ou l'autre ; je ne veux plus m'exposer à des scènes; vous ne méritez pas que l'on s'expose pour vous. Soupçonner un galant homme, le croire capable!... D'ailleurs, il ignore qui vous êtes, le principal est de fuir Paris, où sans doute on vous cher-

che. Je réfléchis alors que j'avois très-bien fait de dire que j'avois une parente à Nantes, que sur la route nous pourrions être pris par un parti royaliste, ou trouver l'occasion de m'évader pendant le voyage lorsque je le trouverois nécessaire, que je devois céder à la force des circonstances, et m'abandonner au hasard qui peut-être me seroit favorable; je parus donc totalement revenue de mes craintes, et je fis des remercîmens à ma peu délicate protectrice qui m'auroit sauvé d'une autre manière si elle avoit eu quelque sentiment d'honneur. Je lui montrai mon rubis et ma montre, elle fut éblouie de leur éclat, et m'en offrit cent cinquante louis, à peu-près le quart de leur valeur; j'acceptai, j'étois dans le besoin le plus pressant: il est des sacrifices

que l'on ne doit jamais hésiter de faire. Eh ! que sont, grand Dieu! ceux de l'intérêt ! Mais ce que j'aurois conservé au péril de ma vie, c'étoit un médaillon à secret contenant les portraits de mes respectables parens ; je le portois toujours sur mon cœur, (ainsi que des papiers dont je parlerai dans la suite.) Que de fois je les ai couverts de baisers et de pleurs ! combien de fois cette vue a-t-elle ranimé mon courage ? leurs traits chéris me rappeloient leurs leçons, les exemples d'héroïsme que j'en avois reçus au moment le plus affreux de ma vie; oui, je le dis, je n'ai jamais invoqué leurs mânes, regardé leur image, sans me trouver plus ferme et plus résignée.

La Morel voulant me dérober aux curieux, me fit cacher dans une chambre au quatrième étage; je me

jetai toute habillée sur un mauvais grabat ; à onze heures, une femme de chambre me monta, sans mot dire, quelques débris du souper. Malgré mes inquiétudes je dévorois : je n'avois rien mangé depuis la veille. Je ne pus fermer les yeux de la nuit. Que de réflexions cruelles ! Moi, fille du marquis de Tress..., repoussée, insultée par une ancienne domestique de ma maison ! trop heureuse de manger les restes de sa table, de m'étendre sur le grabat qu'un de ses valets occupoit peut-être avant moi ! Orgueil de la naissance, qu'étiez-vous alors ? Tout en réfléchissant, versant des larmes sur la perte de mes parens et de ma fortune, j'entendis sonner quatre heures du matin, j'élevai mon âme vers un Dieu tout puissant, seul refuge des infortunés. Je n'ai plus rien à perdre,

me disois-je, le pis qui puisse m'arriver est la mort. Eh ! qu'importe, si je meurs innocente. Je me sentis un courage au-dessus de mon âge, j'éprouvai pourtant un violent battement de cœur, lorsqu'un domestique vint m'avertir que la voiture du général étoit à la porte; rien ne pouvoit m'arrêter, madame Morel et toute sa maison étoient plongés dans le sommeil, j'en fus fort aise, la manière dont cette femme m'avoit obligée me l'avoit rendue odieuse, je ne pouvois ressentir pour elle la moindre gratitude.

Il y avoit dans la voiture, outre le général J.... et moi, deux aides-de-camp : le premier, nommé Sarlat, avoit le visage le plus scélérat que j'eusse vu de ma vie, un œil effronté et hagard, un sourire amer errant sans cesse sur des lèvres livides;

un organe dur et discordant, une taille gigantesque et disproportionnée, de grosses moustaches rousses, des cheveux plats, sales et luisans; une odeur infecte de pipe, d'eau-de-vie et d'écurie me fit reculer d'horreur en montant dans la voiture. J'hésitois, le général m'aidoit, Sarlat seul étoit placé, il me prit brusquement la main, et me tirant à lui, il me dit d'un ton grossier; est-ce que mes moustaches te font peur? monte, monte, tu t'y feras. Je n'étois point habituée au tutoiement patriotique; l'air rébarbatif de ce sans-culotte me fit frémir, mais il n'étoit plus temps de retourner en arrière; je pris place sans mot dire, n'espérant que dans la providence: enfin, nous partîmes au grand galop des chevaux. L'autre aide-de-camp, le citoyen d'Outreville, me

rassura lorsque j'eus jeté les yeux sur lui. Son costume étoit d'une grande propreté, (chose rare alors!) son maintien décent, et sa figure intéressante et noble. Quant au général J...., qu'attendre de lui ? Tambour dans le régiment du roi avant la révolution, n'ayant jamais approché la cour et les grands, ne les jugeant que par les vociférations des Marat et Roberspierre, il en disoit sans cesse mille horreurs qui, à force d'être exagérées, ne portoient plus coup. Ses discours étoient entremêlés de juremens affreux. A peine savoit-il écrire : sans ses aides-de-camp, il n'auroit pu rien exécuter. Il aimoit le vin et les femmes avec passion. Cependant son cœur n'étoit point méchant, il étoit même suseptible de générosité, mais né sans caractère, il suivoit

l'impulsion du premier venu, et étoit juste ou injuste selon l'homme qui le poussoit.

Quelle société, grand Dieu ! pour une jeune personne élevée au sein de l'honneur et des vertus ! Heureusement, j'étois née avec beaucoup de fermeté, je prévis que j'aurois à souffrir, et je m'armai d'un nouveau courage pour conserver toute ma présence d'esprit. Nous ne nous arrêtâmes de Paris à Tours, que pour changer de chevaux : le général étoit pressé d'arriver à Nantes. Nous prenions nos repas dans la voiture : j'en étois charmée, je redoutois les auberges, j'avois honte de paroître au milieu de ces trois militaires ; je frémissois que quelques amis de ma famille ne me vissent ainsi escortée. Qu'eussent-ils pensé de mes mœurs, de mes opinions ? Le général n'eut

d'autre occupation que de me serrer les genoux et les mains de manière à me les briser, de débiter des déclarations d'amour, jurer qu'il ne se résoudroit jamais à me remettre entre les mains de ma parente; quelquefois le sommeil suspendoit ses propos assommans; Sarlat assuroit que s'il ne respectoit l'hiérarchie militaire, il m'enlèveroit au général, et me proposeroit un bon mariage républicain. Le silence étoit mon unique réponse à leurs discours. M. d'Outreville me regardoit d'un air attendri; il saisissoit toutes les occasions pour changer la conversation, et la tourner sur des sujets plus honnêtes et moins pénibles pour moi.

Arrivés à midi à Tours, nous étions si fatigués, que le général décida que nous y passerions la nuit. L'indigne Sarlat qui s'étoit chargé du détail,

vint me dire en riant insolemment; qu'il m'avoit fait passer pour l'épouse du général, et retenu deux chambres donnant l'une dans l'autre; l'une, pour lui et d'Outreville, la seconde pour moi et mon prétendu mari. Mes larmes coulèrent à cette insulte, je conjurai le général J.... de faire changer un arrangement aussi indécent; non, non, répondit-il en riant, je ne suis pas assez ennemi de moi-même; allez, vous n'avez pas le cœur républicain, puisque vous refusez de rendre heureux un bon patriote; il ajouta plusieurs autres platitudes de la même force. Le désespoir s'empare de moi, j'assure que je vais fuir de l'auberge, et demander retraite au premier venu, si l'on ne veut respecter mon sexe et mon âge, je menace d'écrire à madame Morel l'abus qu'on veut faire du dépôt

qu'elle a confié. Sarlat éclate de rire, et dit que cette citoyenne se moqueroit de mes plaintes, qu'on ne confiait point une jeune personne à des militaires, sans motifs. A peine ai-je entendu ces derniers mots, que je m'élance avec la rapidité de l'éclair chez l'hôtesse.— De grâce, une chambre, lui dis-je. — Elle est prête, citoyenne : je vous y croyois déjà. — J'en veux une pour moi seule. — Ah! j'entends, la citoyenne est fatiguée... Eh! bien, on dressera un lit près du vôtre pour votre mari. J'étois au moment de dire que je n'en avois pas, mais qu'auroit-on pensé de moi dans cette auberge! J'étois désespérée, mille projets confus naissoient dans ma tête et s'évanouissoient coup sur coup; enfin, M. d'Outreville accourut me chercher. Rassurez-vous, me dit-il, en me ramenant

nant, j'ai parlé comme je le devois; J.... n'a voulu que vous inquiéter, Sarlat seul est capable d'une infamie; ous aurez une chambre, et l'autre sera pour nous trois, ne craignez rien, je veillerai sur vous. J'avoue, mademoiselle, que je vous avois jugée d'après l'opinion que j'avois conçue de madame Morel, qui avoit pu souffrir un voyage aussi étrange qu'irrégulier; mais votre esprit, votre modestie ont bien changé mes sentimens, et je vous offre mes services, tout bornés qu'ils puissent être: en m'adressant ces mots, le plus tendre intérêt se peignit dans ses yeux. — Ah! M. d'Outreville! vous m'inspirez la plus grande confiance, votre présence adoucit seule l'horreur de ma situation; victime des circonstances, je suis forcée de plier sous elles : continuez-moi vos bons

offices, j'en aurai besoin plus, peut-être que vous ne pensez. Il parut surpris. Je connois l'adversité, mademoiselle, me dit-il, et mon cœur n'en est que plus sensible.... J'éprouve auprès de vous ce que jamais aucune femme ne me fit ressentir. Je rougis et baissai les yeux, il vit mon embarras, et me prenant doucement la main. — Rassurez-vous, aimable Stéphanie, ajouta-t-il, quelque soit le sentiment qui m'anime, il sera toujours subordonné aux lois de l'honneur, qui m'est plus précieux que la vie.

Le général, pendant notre absence, n'avoit pas perdu de temps, il avoit déjà vidé, avec Sarlat, trois ou quatre bouteilles de vin; ils fumoient tous deux et croassoient alternativement quelques couplets anarchiques. Quel dégoût! L'espoir d'être

bientôt délivrée d'un semblable spectacle, la présence de l'honnête d'Outreville, purent seuls me le faire supporter. Ecoute, citoyenne, dit Sarlat, ta vertu et ton honneur coucheront dans le lit qui nous étoit destiné, le général espère que ta vertu et ton honneur s'adouciront en reconnoissance de ce qu'il accède à ce qu'exigent pour l'instant ta vertu et ton honneur. Un regard de mépris fut ma réponse à cette platte ironie. J..... m'assura qu'il ne vouloit rien de force, et qu'un défenseur de la liberté ne l'ôtoit qu'aux ennemis de la patrie. Ensuite il parla d'amour, de guerre, jura, but, chanta et finit par s'enivrer. Sarlat s'endormit, je saisis l'instant où mon mauvais génie sommeilloit pour engager J.... à me procurer un passeport. — Je voudrois être en règle en arrivant à

Nantes, je viens de m'apercevoir que j'ai perdu celui que j'avois pris à Paris. — Tu n'en a pas besoin. — Pourquoi donc, citoyen ? —En route tu passes pour ma femme, à Nantes, chez tes parens, tu n'en auras que faire. — Je désirerois en prendre un ici... — Que diable ! veux-tu courir pour rien à la municipalité ? ma protection doit te suffire, ne la trouves-tu pas assez puissante pour t'éviter des embarras ? Je ne voulus pas persister de crainte de me rendre suspecte. Il m'offrit de me faire voir la ville, j'objectai la fatigue. J'aurois eu honte de me montrer à Tours (quoiqu'inconnue) avec un homme ivre : il prit de l'humeur, et après avoir pesté contre le caprice des femmes, il fut prendre place sur le même sopha que Sarlat, et il s'endormit profondément.

D'Outreville et moi passâmes dans l'autre chambre. Oserai-je me flatter, mademoiselle, dit-il, après un instant de silence, que vous ne me confondrez pas avec ces deux hommes ? — Ah! monsieur, sans la confiance que vous m'inspirez, je saisirois l'instant de leur sommeil pour les fuir, dussai-je ne trouver qu'une forêt pour asile, et des racines sauvages pour me nourrir. — Je suis bien malheureux! Si je pouvois vous être aussi utile que mon cœur le désire. . . . Hélas! que suis-je moi-même! ma vie est dans les mains d'un homme que je n'offenserais pas impunément; mais si vous couriez quelque danger, nul égard ne m'arrêteroit, je vous défendrois jusqu'au dernier soupir.... — Ah! ne vous perdez pas pour moi, m'écriai-je, émue jusqu'au fond de l'âme, laissez-moi

plutôt fuir... — Fuir, m'interrompit-il, avec effroi; puis reprenant avec plus de calme: — Pourquoi se former des fantômes? Quel mauvais génie nous effraye? dans peu ne serons-nous pas à Nantes? N'avez-vous pas des parens dans cette ville? — Des parens !... dis-je, en versant des larmes!... Parlez-moi de vous, M. d'Outreville, ne me disiez-vous pas que votre vie dépendoit de cet homme grossier, comment se fait-il ?... Excusez-moi, peut-être suis-je indiscrète? — Non, charmante Stéphanie, je n'aurai point de secrets pour vous; vous vous êtes emparée de tous mes sentimens. Vous avez des peines qui me sont inconnues, ah! puisse le ciel, me donner le pouvoir de les adoucir. Oui, chaque mot libre ou grossier que vous adressent ces deux hommes, fait

bouillonner mon sang. Lorsque j'entendis l'infâme proposition de cet odieux Sarlat, je fus prêt à fondre sur lui le sabre à la main; scélérat, respecte cette femme, elle est à moi; désormais, je suis son appui, son époux, que celui qui voudroit l'arracher de mes bras, se dispose à défendre ses jours!... J'étois restée muette de surprise et de douleur. — Et vous aussi, M. d'Outreville, vous osez!.. Juste ciel! votre amitié pouvoit seule me donner du courage, et vous vous joignez à mes persécuteurs.... O mes malheureux parens! veillez, du haut des cieux, sur votre fille infortunée, D'Outreville, effrayé, se précipite à mes genoux, il arrose mes mains de ses larmes. — Ne m'accablez pas de votre mépris, ô la plus adorée des femmes! Ne me croyez pas assez vil pour abuser de

l'état où vous êtes; cet aveu déplacé que j'ai fait malgré moi, je jure à vos pieds de ne plus le réitérer, jamais vous n'entendrez sortir de ma bouche un seul mot qui puisse vous offenser : je respecte vos charmes, votre jeunesse et vos chagrins. Vous adorer en silence, vous servir, voilà où se borneront tous mes vœux. J'étois émue, touchée, je dis plus, un sentiment que je ne pouvois définir, ne me donnoit de force que pour le plaindre; d'Outreville, lui dis-je, avec douceur, combien j'ai besoin de vous croire honnête homme; oubliez un amour que mille raisons m'empêchent d'encourager, j'oublierai l'aveu que vous m'en avez fait, songez que vous m'avez promis un ami, je serois désolée de renoncer à cet espoir. Aussi bonne que belle, reprit-il avec

transport, vous en trouverez en tout lieu.

J.... s'étant éveillé, on nous appela pour souper, au dessert il étoit complétement ivre, ainsi que son partner Sarlat; le vin et les liqueurs fortes couloient à grands flots dans leurs verres, l'un m'obligoit à faire chorus à la chanson des Marseillais, à boire à la santé de Robespierre: j'étouffois de honte et de rage; l'autre m'accabloit de ses plaisanteries grossières; d'Outreville sembloit révolté. Souvent, par un coup d'œil, je l'engageois à se contenir, car il étoit prêt d'éclater. Fatiguée du voyage, et dégoûtée de cette orgie, je pris le parti de me retirer dans ma chambre. D'Outreville, en me remettant un flambeau, me dit: dormez en paix, je veillerai sur vous; mes yeux lui exprimèrent ma vive reconnois-

sance. Je fermai ma porte dont la serrure n'étoit pas trop rassurante, et je me jetai sur mon lit, sans oser me déshabiller; mais depuis quatre jours je n'avois pris aucun repos, malgré mes inquiétudes, un sommeil bienfaisant vint me les faire oublier. J'ignore depuis combien de temps je dormois, lorsqu'une main froide qui s'égaroit sur mon visage, me fit jeter un cri d'effroi en me réveillant, une autre main me ferme la bouche. La frayeur donne des forces, je m'élance au milieu de la chambre. — Qui que tu sois, misérable, respecte une infortunée qui préfère la mort au déshonneur; à l'instant une lumière paroît, c'est d'Outreville, l'infâme Sarlat me tient dans ses bras. A la vue de mon protecteur, il me rend la liberté, je tombe palpitante aux pieds du seul

appui qui me reste ; sauvez-moi ! sauvez-moi, m'écriai-je, avec un effroi convulsif. D'Outreville jette un regard d'horreur sur Sarlat. — Je savois bien que vous étiez sans éducation et sans délicatesse, mais je ne croyois pas que vous fussiez le plus vil et le plus scélérat de tous les hommes. — Au moins je ne suis pas un lâche. — Toi? celui qui persécute une femme foible, sans défense ne peut être autre chose, sors de cette chambre, et garde-toi d'en approcher désormais. — Apprends, moderne don Quichotte, que je méprise, toi, et tes menaces. D'Outreville saute sur un sabre, Sarlat l'imite ; à l'instant tous deux acharnés l'un sur l'autre, commencent un combat effrayant, je pousse des cris douloureux, je me précipite au milieu d'eux ; le général, mal remis

de l'orgie du souper, accourut ; mais d'Outreville a déjà percé l'infâme Sarlat. Ce monstre pour se venger me porte un coup de sabre à l'épaule ; mon sang ruiselle, je perds l'usage de mes sens : tous les habitans de l'auberge viennent au bruit, les secours me sont prodigués, je reviens à la vie pour voir l'égaremeut du désespoir sur la figure de mon bienfaiteur.

Un chirurgien, appelé, panse ma blessure, et la trouve légère, le fer a tourné sur le plat, et n'a fait qu'effleurer les chairs ; mais Sarlat est en danger, on le transporte à l'hôpital militaire. Comment rendre sa rage ? il tempête, il vocifère, il jure de se venger de nous tous, sans excepter le général. Ce dernier est irrité de l'audace de son aide-de-camp, l'autorité blessée lui rend mon injure

personnelle; il me voit tremblante, assassinée, (c'est le mot) dans les larmes : il me rassure, et me promet de nouveau une protection qui, jusqu'alors, m'a bien peu servie; il loue d'Outreville sur sa conduite, et je sens enfin, qu'avec de l'éducation et un caractère plus prononcé, J.... auroit été un homme vertueux.

Combien j'éprouvai de soulagement lorsque je me vis délivrée de mon persécuteur! J'étois foible, malade, mais j'oubliois toutes mes craintes. Je ne redoutois point le général; je l'ai dit, il n'étoit que grossier. D'Outreville m'étoit devenu cher, je lui devois l'honneur; mon cœur étoit pénétré de ce bienfait. Ma blessure étoit si peu de chose, que nous partîmes le lendemain. Je me retrouvai dans la voiture avec une véritable satisfaction, je pensois que

chaque tour de roue m'approchoit d'un pays où j'espérois trouver asile et protection ; d'ailleurs n'avoir plus sans cesse les yeux farouches et scrutateurs d'un Sarlat, fixés sur les miens, je respirois !

En arrivant à A***, le général fut rendre visite au représentant H.... alors en mission dans cette ville, il y resta à souper, d'Outreville me tint compagnie à l'auberge; nous fûmes ravis tous deux de cet instant de liberté: j'étois décidée à lui ouvrir mon cœur : les services signalés qu'il m'avoit rendus ne le rendoient-ils pas digne de toute ma confiance ? Que ces momens me semblent doux, me dit-il, j'étois avide de causer avec vous loin des importuns : ne croyez pas, intéressante Stéphanie, que je veuille profiter de quelques légers services pour arracher une confiance que je

ne veux absolument devoir qu'à votre estime, et qu'à votre amitié. J'ignore qui vous êtes, mais sans que vous me l'ayez dit, je vous soupçonne une des innocentes victimes que la révolution a plongées dans le malheur et l'abandon; vos larmes coulent souvent malgré vous, la tristesse est empreinte sur votre front, quelques mots qui vous sont échappés... — Je ne dois ni ne veux rien vous cacher, lui répondis-je, mes maux sont affreux, mon état incertain; mais faudra-t-il aussi que je m'afflige sur mon bienfaiteur! Souvenez-vous que vous m'avez dit à Tours que vos jours étoient à la merci du général J...., lui auriez-vous confié quelque secret important? Comment croire à la discrétion d'un homme presque toujours ivre, dont la foiblesse de caractère, l'emporte-

ment, les opinions exagérées peuvent vous compromettre d'un instant à l'autre ; d'ailleurs si le méchant Sarlat !... — Sarlat ne me connoît point, je l'avois vu seulement deux ou trois fois avant ce voyage. Voyage fatal ! qui deviendra pour moi la source des plus cruels tourmens, si j'ai le malheur de vous perdre, si mon amour est sans espoir, si je suis condamnée à vivre loin de vous ! — D'Outreville, d'Outreville ! est-ce là tenir votre parole ? — Pardonnez au malheureux qui se trahit malgré lui. — De grâce, instruisez-moi des dangers qne vous craignez, songez que les momens sont précieux, peut-être ne retrouverons-nous plus l'occasion de causer librement. — J'obéis : sans doute, beaucoup d'hommes à ma place vous déguiseroient leur naissance ; mais ma façon de penser m'é-

lève au-dessus d'un préjugé si méprisable, je ne rougirai donc pas d'une faute qui ne fut pas la mienne. Sachez donc que je suis le fils naturel du marquis de Tress... — Du marquis de Tres...! m'écriai-je, se pourroit-il grand Dieu! — Qu'avez-vous Stéphanie? mon amie.... Elle se trouve mal... par pitié, parlez-moi. — Non, non, l'excès de la joie, de la surprise.... Un saisissement.... Est-il bien vrai? vous le fils du marquis de Tres..., de mon père! — Que dites-vous? — Oui, mon cher d'Outreville, reconnoissez dans Stéphanie la fille infortunée de votre père, que des brigands ont fait monter sur l'échafaud.... votre sœur enfin. D'Outreville parut frappé de la foudre, sa tête tomba sur son sein, la pâleur glacoit son visage, ses yeux fixés sur la terre, exprimoient le sombre

désespoir, sa main pressoit la mienne avec effort, et des soupirs convulsifs sortoient avec peine de sa poitrine oppressée. O mon bienfaiteur, mon frère, lui disois-je, en l'arrosant de mes larmes, tu retrouves une sœur et tu gémis! Mon cœur avoit deviné les liens sacrés du sang qui nous unissent; en disant ces mots, je le pressois dans mes bras, et je ressentois un bonheur dont j'étois privée depuis long-temps. — Seule, isolée sur la terre, mon frère m'abandonnera-t-il? Ah! ne nous quittons jamais, soyons tout désormais l'un pour l'autre! Oui, (s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par les sanglots) oui, ne nous séparons jamais; l'amante a fait place à la sœur, que l'amour ardent fasse place à l'amitié fraternelle. — Ce sentiment, mon cher frère, vaut mieux que le sentiment

exagéré qui te maîtrisoit. — Ma sœur, il fait souffrir, mais qu'il est pénible d'y renoncer ! Le voyant plus calme, et en état de raisonner, je l'invitai à commencer l'histoire de sa naissance, dont mon père, avant son trépas funeste, n'avoit pu me donner qu'une légère connoissance. D'Outreville, voulant lui-même hâter une explication nécessaire, prit ainsi la parole.

HISTOIRE

D'ALPHONSE DE TRES...

Le marquis de Tres... n'avoit que vingt-quatre ans lorsqu'il fit un voyage à Londres pour satisfaire sa curiosité. D'excellentes lettres de recommandation l'introduisirent dans les meilleures sociétés. Une belle

figure, un esprit cultivé, un caractère doux et aimable, l'en rendoient les délices. Il subjugua le cœur d'une jeune Anglaise nommée Anna Weimouth. Dénuée de fortune, orpheline depuis cinq ans, elle étoit condamnée à passer ses jours près de milady d'Egbi sa cousine, dont le marquis de Tres... avoit malheureusement fait la conquête. Milady possédoit une immense fortune, mais sa figure désagréable étoit l'image de son cœur; jalouse des grâces de sa jeune parente, elle lui faisoit essuyer les traitemens les plus durs. Anna n'avoit rien au monde: aussi souffroit-elle en silence. Le marquis la voit et l'adore; que dis-je? le même trait les a blessés tous deux, le même feu les consume. S'avouer leurs sentimens, s'écrire ensuite tous les jours fut pendant long-temps leur unique

consolation. Mais milady d'Egbi a jeté les yeux sur le marquis : ses avances sont repoussées : cette femme furieuse, jure de se venger. Elle soupçonne Anna d'être sa rivale ,et veut s'en éclaircir ; elle laisse adroitement plus de liberté aux amans : ils en profitent. Un bosquet de chèvrefeuille, situé dans le lieu le plus retiré du jardin, est le témoin de leurs sermens ; Anna étoit sage, mais elle aimoit ardemment, et son cœur étoit foible. O femmes, fuyez le danger, ne vous fiez point à vos propres forces, ne vous flattez point de résister à l'amant qui réunit aux qualités de l'âme, les charmes de la figure ; qui presse, prie, accuse de cruauté et verse des pleurs : résiste-t-on aux larmes de l'homme qu'on chérit, c'est le trait le plus dangereux qu'il ait en son pouvoir, le seul rempart est la

fuite. Anna resta : qu'elle paya chèrement cette faute ! Le soir, retirée dans son appartement, rêvant au marquis, gémissant sur sa fòiblesse, n'ayant pour garant que ses promesses de l'épouser, elle voit entrer milady d'Egbi, la rage dans les yeux, un poignard à la main. Opprobre de ma famille, lui dit-elle avec fureur, en lui posant la pointe du fer sur le sein : apprends que je connois toute l'étendue de ton infamie ; depuis long-temps je soupçonnois tes désordres, une de mes femmes chargée d'épier ta conduite, a été le témoin secret de ton déshonneur. Tremble ! une punition terrible t'est réservée ; jamais tu ne reverras l'indigne objet de ton amour. Je veux bien, par pitié, t'accorder la vie, mais à une seule condition ; prends cette plume, et trace sans hésiter ce que je vais

dicter. Anna, glacé par la frayeur, obéit. Mais comment rendre sa douleur, lorsqu'elle entendit ces mots sortir de la bouche de sa cruelle rivale!

Lettre d'Anna au marquis de Tress...

» Je vous ai trompé : je ne vous aimai jamais. Le désir de m'affranchir de la dépendance où je vivois m'a uniquement engagé à recevoir vos vœux; j'ai cédé à vos désirs pour mieux vous enchaîner. Je connois votre probité; mais un premier amant duquel je croyois être oubliée, et le seul pour qui je puisse éprouver une véritable tendresse, au sortir de vos bras, vient de me rendre au bonheur; il est toujours fidèle, et lorsque vous recevrez ma lettre, j'aurai

fui avec lui la maison que je haïssois, et des lieus qui n'auroient jamais pu me rendre heureuse. Oubliez donc Anna, et pour vous, et pour elle. Adieu. »

Cette lettre fut interrompue vingt fois par la résistance et les cris de cette misérable victime; mais le fer meurtrier toujours prêt à la frapper, et un reste d'espoir la lui firent terminer. Milady d'Egbi passa dans un cabinet voisin pour prendre ce qu'il falloit pour cacheter, Anna saisit cette minute, et trace ces mots derrière la page écrite. » Cette lettre est dictée » par la force, secourez l'infortunée » Anna. « Milady rentre et ferme promptement l'écrit. Elle ne daigne pas dissimuler sa joie, sort triomphante et emporte la clef de l'appartement d'Anna qu'elle laisse en proie

proie aux angoisses les plus déchirantes.

Le lendemain milady fit porter la lettre à M. de Tres... On peut se figurer aisément son indignation et sa douleur.... Comment, se disoit-il, l'air le plus noble et le plus modeste peut-il cacher des sentimens si bas et si perfides! O femme perverse! tu me fais à jamais détester ton sexe : je ne pourrai croire à l'honneur d'aucune, je craindrai toujours de rencontrer une Anna. Il jetoit cet écrit fatal, le relisoit ensuite, des sanglots sortoient de sa poitrine, ses yeux s'inondoient de larmes brûlantes; quelquefois il imaginoit qu'un songe l'agitoit. Il passa deux jours dans cet état cruel; enfermé dans son appartement, il fuit la société, il se prive de nourriture, et ne peut goûter un instant de repos. Enfin il se résoud à

tourner ses pas vers l'hôtel d'Egbi. Il trouve tout en confusion, Anna est disparue ; milady affecte une colère affreuse. Voilà le prix de mes bienfaits, dit-elle, une malheureuse que j'ai arrachée à la misère, fuir de ma maison, oublier l'honneur qu'elle a d'être de ma famille et se faire enlever par un aventurier !.. Après quelques détails déshonorans pour la pauvre Anna, le marquis la quitte, trop convaincu qu'il est le jouet de la plus vile des créatures. Ses pas errans le conduisent au parc Saint-James, il s'enfonce dans une allée obscure. Toute méprisable que lui paroisse Anna, il ne peut s'empêcher de l'aimer encore ; quelquefois il doute, mais son écriture qu'il connoît trop bien, ne lui laisse aucun espoir ; cependant il veut relire encore cette lettre fatale : le hasard lui fait tourner la feuille,

il aperçoit, avec saisissement, ces mots qu'il n'avoit pas encore vus: « Cette lettre est dictée par la force: secourez l'infortunée Anna. » Un cri lui échappe, il tombe évanoui au pied d'un arbre; un homme qui se promenoit l'aperçoit, le secourt et le rend à la vie. Il se nommoit sir Adolph Bartly. Ce jeune homme sensible et généreux avoit vu le marquis dans les cercles, et avoit conçu pour lui l'estime la plus vraie; il le conduisit chez lui. M. de Tres... touché de ses attentions, lui ouvrit son cœur, lui fit part de ses inquiétudes sur Anna Weimouth; ces mots écrits à la dérobée, lui dit-il, m'assurent qu'elle est la victime de quelque complot que je ne puis pénétrer. Elle est partie! Qu'est-elle devenue? O ma chère Anna qui pourra m'éclairer sur ton sort!

Sir Adolph Bartly connoissoit bien le caractère de milady d'Egby. Persuadé qu'elle seule avoit la clef de ce mystère, il pria son nouvel ami de se tranquilliser, et courut chez elle dans l'intention de la sonder adroitement, et d'en tirer au moins quelque lueur qui pût le guider dans ce labyrinthe. Mais milady se tint sur ses gardes; elle réitéra ses déclamations sur Anna, et ne dissimula pourtant point assez pour ne pas laisser entrevoir son amour pour le marquis de Tres...

Sir Adolph retourna vers lui, désespéré de n'être pas mieux instruit. Tous deux furent convaincus que milady avoit fait disparoître la jeune parente. Ils cherchèrent vainement à gagner quelques-uns de ses domestiques, ils n'en savoient pas plus qu'eux.

Plusieurs jours se passèrent dans des recherches inutiles; enfin, persuadé que sa maîtresse n'étoit point à Londres, le marquis se décida à parcourir les provinces. Sir Adolph, devenu son intime ami, ne voulut point l'abandonner; l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse furent exactement visitées; ils rôdèrent vainement pendant six mois autour des châteaux et des fermes que possédoit milady d'Egbi dans ces différens royaumes. Ne conservant plus aucun espoir, les deux amis prirent le parti de revenir à Londres. Le marquis accablé de douleur et de fatigue, tomba malade à une trentaine de lieues de la capitale. Il se trouvoit près d'un village charmant dont la situation étoit des plus pittoresques, et dont la salubrité de l'air lui donnoit l'espoir d'un prompt rétablissement. Ce village

touchoit à une vaste forêt: ce fut donc chez le médecin du lieu que sir Adolph fit porter son ami. Ce docteur, homme aimable et instruit, leur donna un appartement propre et commode, il prodigua au malade les soins de l'art et de la bienveillance. L'infortuné de Tres... lutta deux mois contre la mort; son ami ne le quittoit pas un instant: aussi rien n'égaloit sa reconnoissance pour ce généreux Anglais. A peine entroit-il en convalescence, lorsque des affaires imprévues forcèrent sir Adolph à partir pour Londres: il promit au marquis de les expédier au plus vîte, afin de revenir le prendre; la séparation des deux amis fut touchante. M. de Tres... fut en état quelques jours après de faire des promenades dans les environs du village: trop foible encore pour aller seul, le doc-

teur trop occupé lui donna son fils pour guider ses pas mal assurés. Le jeune Jefféry, âgé de vingt ans au plus, étoit extrêmement doux et obligeant. Un jour ils poussèrent leur promenade plus loin qu'à l'ordinaire. S'étant enfoncés dans la forêt, le marquis aperçut une jolie maison dont les jalousies étoit exactement fermées; sa position dans le plus épais de cette forêt, le silence qui règnoit autour, inspirèrent de la curiosité au marquis. A qui appartient cette jolie Chartreuse? dit-il, au jeune Jefféry. — A mistriss Walter. — Mistriss Walter! reprit le marquis avec émotion. Il se rappela qu'il avoit vu cette dame plusieurs fois chez milady d'Egbi. — Est-elle dans cette maison? — Non, monsieur, elle y vient rarement, et réside à Londres. — Elle n'est donc point habitée? — Par le concierge

et sa femme, cependant je crois qu'ils n'y logent pas seuls, car il y a quelques mois, nous vîmes passer entre trois et quatre heures du matin une chaise de poste hermétiquement fermée, quitter la grande route et prendre celle de la forêt, nous sûmes bientôt qu'elle étoit entrée ici; mais nous ne pûmes en savoir davantage, ayant vainement questionné le concierge qui vient faire des provisions au village une fois par semaine. Ce qui me persuade qu'il a un nouvel hôte, c'est que ses achats sont plus fréquens, que même il est venu emprunter des livres chez mon père: il nous a dit que c'étoit pour lui; mais nous n'en avons pas été dupes. De plus, mon père a été à Londres, il y a deux mois, pour acheter des médicamens, et Philipp l'a prié de lui apporter des cordes de harpe, et de la

musique nouvelle, et de n'en rien dire à personne. Mon père fut surpris de cette commission, mais n'étant pas d'un caractère à se mêler des affaires d'autrui, il s'est contenté de lui apporter ce qu'il lui avoit demandé. J'avoue que, plus curieux que mon père, j'ai souvent rôdé autour de la maison: je n'ai vu aucune figure étrangère en sortir; tout est constamment fermé hors le côté qu'occupe le concierge, on a même cessé d'ouvrir pour donnerde l'air aux appartemens. En me promenant, je vais de temps à autre voir M. Philipp, mais je n'en suis pas mieux instruit. Il vit plus retiré que jamais; sa femme sort rarement, est fort réservée, et malgré qu'ils soient tous deux très-polis, ils paroissent contraints quand on va les visiter: manières qu'ils n'avoient pas

jadis. Le marquis ne perdoit pas un mot de ces détails: son cœur battoit avec violence, un pressentiment secret lui disoit que sa chère Anna étoit prisonnière dans cette maison. Résolu, à tel prix que ce soit, de s'en éclaircir, il feignit un instant après de se trouver mal. Sa pâleur et son agitation contribuèrent à tromper le jeune Jefféry, qui ne vit d'autre moyen que de le faire entrer chez M. Philipp, le concierge. Pardon, voisin, si je vous dérange, dit-il en entrant, voici le Français qui loge chez mon père; à peine est-il convalescent, une trop longue promenade l'a sans doute fatigué, il est pret à s'évanouir. Entrez, monsieur, répondit le concierge d'un air assez cordial, en donnant le bras au marquis pour le soutenir. — Femme, un fauteuil: un verre de vin de Madère re-

mettra monsieur. Le marquis fit des excuses sur le dérangement dont il étoit cause. Pendant une conversation assez insignifiante entre Jefféry, monsieur et mistriss Philipp, le marquis en buvant son verre de vin de Madère, jetoit partout un œil scrutateur. Le concierge et sa femme paroissoient de bonnes gens, mais malgré l'accueil honnête qu'ils lui avoient fait, il sentit, à leur air gêné, qu'il seroit indiscret de prolonger sa visite. Aussi, lorsqu'il dut être à peu-près remis, il se leva pour prendre congé : il pria la femme d'accepter, en considération de son hospitalité, une très-jolie bombonnière d'écaille garnie en or, et pleine de pastilles, que par hasard il avoit sur lui. Mistriss Philipp ne put dissimuler le plaisir que lui causoit cette galanterie, et perdit tout-à-fait sa froideur. Aimez-

vous la lecture? lui dit le marquis, (en jetant les yeux sur un livre qu'il reconnut avec joie pour appartenir à miss Anna, et qu'il lui avoit donné peu de jours avant son enlèvement.) — Oui, monsieur, lorsque mes occupations me le permettent; malheureusement j'ai peu de livres, et j'ai épuisé ceux de M. le docteur. — J'en ai quelques-uns qui vous amuseront; je ne voyage jamais sans une petite collection, je suis encore à S** pour un peu de temps, je vous en prêterai avec plaisir. Mistriss Philipp regarde son mari à la dérobée, un signe de tête qu'il lui fit l'engagea d'accepter; mais comme nous demeurons loin, ajouta-t-elle, envoyez-les par Jefféry. Le marquis comprit que c'étoit esquiver poliment une seconde visite, il promit les livres et sortit fort satisfait. Ar-

rivé chez le docteur, il s'enferma dans son appartement, sous prétexte de prendre du repos. Mais qu'il fut loin d'en goûter! Plus de doute, se disoit-il, à lui-même, Anna, ma chère Anna est prisonnière dans la maison de la forêt; l'essentiel est de l'instruire de mon séjour ici, et que je suis déterminé à l'arracher à ses persécuteurs. Alors, il rassembla plusieurs livres Anglais, et glissa parmi un ouvrage Français. Il écrivit sur une des marges, dans la même langue: « Le vingt-sept juillet, le marquis de Tres... a perdu la maîtresse de son cœur, depuis cette époque, il a fait d'inutiles recherches; aujourd'hui dix-neuf mars, il croit l'avoir retrouvée: s'il étoit vrai, qu'elle lui fasse réponse par le même moyen, et qu'elle compte à jamais

sur l'amant et l'époux le plus fidèle. »

Voici quel étoit le projet du marquis. — Les geôliers d'Anna ne savent point la langue française, j'ai glissé un livre écrit dans cette langue ; s'ils l'ouvrent, ils ne seront point tentés de le parcourir, ils le porteront avec les autres à Anna : elle connoît cette langue; elle lira ce livre le premier. Son amant est Français : tout ce qui peut avoir avec lui un rapport même indirect, doit l'intéresser si son cœur est toujours fidèle. Ravi de cette heureuse idée, il fit un paquet des livres, et le fit porter à la maison de la forêt par le jeune Jefféry, dont la curiosité secondoit trop bien l'impatience du marquis pour ne pas se charger avec plaisir de cette commission. A peine fut-il

parti, que les craintes les plus vives agitèrent notre amant. Si le livre n'alloit pas jusqu'à miss Weimouth ? si ses gardiens prenoient de la défiance ? si, enfin, Anna n'étoit pas dans cette maison ? Cette dernière supposition lui paroissoit impossible. Tout le temps que Jefféry fut absent, il passa successivement de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte. Lorsqu'il vit revenir son ambassadeur, il devint pâle et tremblant. Cependant, Jefféry, persuadé que la curiosité seule avoit guidé le marquis dans l'offre et l'envoi des ouvrages, n'avoit négligé aucune remarque. — Eh bien ! avez-vous remis les livres ? — Ils ont été très-bien reçus. Mistriss Philipp, après m'avoir fait asseoir, m'a questionné sur votre compte, et m'a demandé votre nom. M. Bins, lui ai-je répondu. (J'ai ou-

blié de vous dire, ma chère sœur, que le marquis depuis son départ de Londres avoit pris ce nom, afin de faciliter ses recherches, et faire perdre ses traces aux espions de milady d'Egbi, s'il lui plaisoit d'en mettre à sa suite) Elle me fit, continua Jefféry, beaucoup d'autres questions; pendant ce temps le mari défaisoit le paquet et lisoit les titres à mesure. Oh! oh, dit-il, un livre Français! M. Bins me croit plus savant que je ne le suis. — C'est une méprise. Donnez, je le lui rendrai. — Non, non, je veux voir si par le moyen d'un dictionnaire j'en déchiffrerai quelque chose; et il le remit promptement avec les autres. — Je n'eus plus alors aucun doute, car, monsieur, je connois Philipp, il ne passe pas pour un docteur, et les gens de sa sorte, ont bien d'autres occupations que celle de feuil-

leter des livres. Il est vrai, reprit le marquis; je brûle d'éclaircir ce mystère. — Pas plus que moi, monsieur, et je tenterai tout pour y parvenir. Le marquis l'engagea à modérer son impatiente curiosité jusqu'à ce que ses livres lui fussent remis, à ne parler à personne de leurs observations, lui promettant de lui expliquer bientôt ses motifs. M. de Tres... par prudence passa quatre jours dans tous les tourmens que l'incertitude doit causer à un homme amoureux. Enfin il prit la route de la maison de la forêt, toujours accompagné de son jeune conducteur. Philipp étoit seul. Le marquis, après l'avoir salué, le pria de lui remettre un ouvrage français qu'il avoit mis par distraction parmi les livres qu'il lui avoit envoyés. Philipp parut indécis s'il les laisseroit seuls pour l'aller chercher à l'éta-

ge au-dessus : il prit son parti, et les quitta avec précipitation. Le marquis ne perdit pas de temps, et d'un coup d'œil il examina l'escalier et le jardin. La maison étoit ainsi distribuée. Une cour immense, plantée de fort beaux arbres, la maison dans le fond, un grand vestibule au milieu, à gauche, un large escalier qui conduit aux appartemens du haut ; en face de cet escalier les chambres du concierge : le vestibule étoit terminé par une salle dont une porte à deux battans conduisoit au jardin ; la maison finissoit par deux jolis pavillons qui bordoient les deux côtés du jardin : à chacun il y avoit une petite grille qui fermoit un escalier par lequel on pouvoit, du jardin, monter dans les pavillons, traverser toute la maison et redescendre par le grand escalier du vestibule. Dès cet instant le pro-

jet du marquis fut fixé. Escalader la nuit les murs du jardin, crocheter la grille d'un des pavillons, pénétrer dans les appartemens, enlever Anna, fuir en poste jusqu'au premier port de mer et s'embarquer pour la France: tout cela lui parut facile, aucun obstacle ne se présentoit à son esprit. Le concierge interrompit cet heureux rêve, en lui remettant son livre; leurs adieux furent brefs. Le marquis brûloit de le parcourir, son émotion lui donnoit l'air d'un homme en délire; il voloit plutôt qu'il ne marchoit. Jefféry, tout essoufflé, lui crioit vainement qu'une course trop rapide nuisoit à sa santé. Notre amant étoit sourd, il ne pensoit qu'au trésor qu'il tenoit dans sa main, et au désir de l'examiner sans témoins. Jefféry pestoit de ne pouvoir lui communiquer ses remarques.

Arrivé et renfermé dans son appartement, il ouvre enfin ce livre. Grand Dieu, quel plaisir! quel transport lorsqu'il reconnoît, sur la même page où il avoit écrit, les caractères tracé par la plus chérie des femmes. Un nuage de pleurs les lui dérobe, un tremblement l'agite; la joie, l'attendrissement lui donnent à peine assez de force pour lire ces mots tracés avec du sang: » Ciel! est-ce un songe, cher amant! Quoi! votre Anna n'est point oubliée? Doit-elle espérer que vous l'arracherez à l'esclavage? Anna ne vous implore pas pour elle seule, sachez qu'elle porte dans son sein le fruit d'un moment d'erreur, que bientôt.... Oui, vous êtes père! ne souffrez pas que le berceau de notre enfant soit entouré par nos persécuteurs; que ses premiers regards puissent tomber sur

celui à qui la nature ordonne de le protéger. C'est avec mon sang que je vous écris, je le répandrois jusqu'à la dernière goutte pour me trouver encore un instant dans vos bras. »

Les larmes du marquis coulèrent avec plus d'abondance. Je suis père! disoit-il avec ivresse. O! Anna, ce titre te rend mille fois plus chère à mon cœur; je jure par ce gage sacré de nos amours, que je n'aurai jamais d'autre épouse que toi. Aussitôt il appelle Jefféry, résolu de s'ouvrir entièrement à lui. — Cher Jefféry, je vais vous prouver ma confiance et mon amitié; vous allez savoir le secret da vie, persuadé que vous êtes incapable de jamais le trahir. Alors il lui fait part de ses amours avec miss Weimouth; il lui confie qu'elle est dans la maison de la forêt. il le conjure de l'aider à l'en arracher. Jef-

féry aimoit le marquis de Tres.... Flatté de sa confiance, il lui promet de s'en rendre digne, et de l'aider de tous ses moyens. Tout est convenu entr'eux, Jefféry se munira d'une échelle de corde, de crochets : il achettera deux chevaux à la ville la plus prochaine, qu'il tiendra sellés dans la forêt, la troisième nuit suivante. Le lendemain, le marquis préviendra le docteur qu'une affaire indispensable l'appelle à Londres sans délai. Il ira jusqu'à G**, gros bourg voisins ; il y laissera sa voiture, à minuit il reviendra avec son domestique retrouver Jefféry près la maison des bois : l'enlèvement fait, leur fuite ne peut trouver d'obstacle. Le concierge et sa femme ne couchent point du côté du jardin, la loge du jardinier et de son garçon est contre la porte de la cour, ainsi

point de crainte. Supposons cependant qu'ils soient surpris, de bons pistolets protégeront leur fuite. Le marquis remit deux cents guinées à Jefféry pour les achats nécessaires. Le même soir il annonça son départ au docteur pour le surlendemain. Cet honnête homme en fut très-chagrin, il s'étoit singulièrement attaché à son malade, et lui témoigna les regrets les plus sincères. Jamais M. de Tres.., ne put lui faire accepter la moindre chose pour prix de ses soins, il ne voulut recevoir que l'argent des médicamens qu'il avoit fournis pendant le cours d'une maladie aussi longue que dangereuse. Le jeune Jefféry fit l'affligé devant son père, et le pria de lui permettre qu'il allât passer quelques temps à la campagne d'un ami pour n'être pas témoin du départ de son cher M. Bins. (On se rappelle

que c'est le faux nom du marquis.) Le père souscrivit à cette demande, et le même soir il partit pour faire ses achats. M. de Tres... se mit en route trente-six heures après. Avant de quitter le docteur, il eut l'attention de glisser sur son bureau une superbe tabatière d'or avec le médaillon entouré de diamans; il avoit renfermé dedans un petit billet par lequel il le prioit d'accepter ce gage de souvenir et de reconnaissance.

Nous laisserons un instant M. de Tres... pour vous parler d'Anna, et vous apprendre comment elle se trouvoit renfermée dans la maison de la forêt. Nous l'avons laissée dans sa chambre, plongée dans la douleur. Vers le milieu de la nuit, milady revint chez elle, lui ordonna de faire une malle de ses effets les plus indispensables, de se préparer à partir

pour

pour le lieu de sa détention, dont elle ne devoit, disoit-elle, jamais sortir. Inutilement, miss Weimouth embrassa ses genoux, implora l'humanité et les liens du sang ; rien ne put fléchir le cœur de son orgueilleuse rivale. Elle fut forcée de la suivre en silence par un escalier dérobé ; il conduisoit à une porte de derrière qui donnoit dans une rue déserte où attendoit une chaise de poste. Anna y monta avec mistriss Walter, amie et confidente de milady. Elles ne s'arrêtèrent point en route, pour éviter l'éclat : arrivées à la maison de la forêt, mistriss Walter, après avoir donné au concierge les ordres les plus rigoureux, repartit de suite pour Londres, fière d'avoir si bien servi la haine de sa cruelle amie. Milady, enchantée, fit courir le bruit de l'enlèvement d'Anna, et

l'orna de tous les traits qui pouvoient la déshonorer à jamais. Ses domestiques mêmes furent ses dupes, ayant eu soin de ne mettre dans sa confidence que mistris Walter, femme aussi dépravée qu'elle, et digne en tout d'un tel emploi. Mais quelle fut la rage de milady, lorsqu'elle sut le départ du marquis. Elle fit tous ses efforts pour découvrir ses traces, et ne recueillit de sa noirceur que des remords et des regrets. Les concierges de mistriss Walter étoient, comme on l'a dit, de bonnes gens dans toute l'étendue du mot, moins faits que tout autres pour servir de geôliers à l'innocence. Obligés d'exécuter les ordres de leur maîtresse ou de perdre une place qui les faisoit vivre, ils résolurent au moins d'adoucir le sort de leur prisonnière. Touchés de ses pleurs et de son désespoir, ils

n'oublièrent rien pour la consoler ; ils parvinrent en effet à lui faire envisager son état avec moins d'horreur. Anna avoit sauvé quelques guinées ; ils lui firent venir secrètement une harpe de Londres ; ils lui procurèrent des livres, et lui permettoient chaque jour une promenade d'une heure dans le jardin : la crainte d'être compromis les força à lui refuser du papier et des plumes ; mais ils l'en dédommageoient par mille égards. La douceur de miss Weimouth la fit chérir de ces bonnes gens : s'ils avoient eu l'espoir de réparer la perte de leur place, ou plutôt d'echapper à la vengeance de la puissante milady, point de doute qu'ils ne lui eussent donné la liberté. Quelle eût été la fureur de cette femme dure, si elle eût deviné la conduite des ces braves concierges!

Quelque temps après, Anna s'aperçut qu'elle étoit enceinte ; l'incertitude du sort de l'enfant qu'elle mettroit au monde, déchiroit son âme sensible, et aggravoit ses peines. Point d'espoir de faire parvenir de ses nouvelles au marquis ; peut-être étoit-il retourné en France, peut-être, hélas l'avoit-il oubliée ! Mais quelle fut sa joie, son bonheur, lorsque les livres de son amant passèrent des mains de Philipp dans les siennes, lorsqu'elle trouva dans l'un l'expression sincère de l'attachement du seul être qui lui faisoit souhaiter de vivre encore ! Alors se piquant une veine avec la pointe d'un couteau, elle lui répondit ce qu'on a vu précédemment. Avec quelle crainte et quel espoir, elle rendit à Philipp ce livre précieux ! Le saisissement qu'elle avoit éprouvé lui fit sentir qu'elle

seroit bientôt mère. Philipp s'empressa d'écrire à milady d'envoyer au plutôt un chirurgien sur la discrétion duquel on pût compter.

Quittons encore un moment miss Weimouth, en proie à toutes les craintes mêlées d'un peu d'espérance, et revenons au marquis, dont la position, sans être aussi affreuse, est cependant bien pénible. Arrivé au bourg de G**, où il quitta sa voiture, il monta à cheval avec son domestique, et reprit la route de la forêt; il trouva son fidèle Jefféry qui l'attendoit déjà depuis long-temps. Ils confièrent les quatre chevaux au domestique; et après des peines infinies, ils parvinrent à franchir les hautes murailles qui renfermoient Anna. Ils déposèrent leur échelle et leurs crochets au pied d'une palissade; et, à la faveur de l'obscurité, ils

arrivèrent, après avoir traversé tout le jardin, devant un des pavillons. Leur surprise fut extrême de trouver la grille de l'escalier ouverte. Persuadés que c'est un oubli du concierge, ils montent sans hésiter; bientôt des sons plaintifs, des cris déchirans leur ôtent toute réflexion. Armés de leurs pistolets, guidés par des lumières qu'ils aperçoivent dans le lointain, ils traversent plusieurs chambres avec rapidité. Le marquis s'élance dans celle où il entend des plaintes. Juste ciel! quel spectacle pour cet amant! Anna mourante sur un lit de douleur, est le premier objet qui le frappe. Tres..! s'écrie-t-elle, et elle reste évanouie. Le père de Jeffery tient dans ses bras un enfant nouveau né, dont les cris plaintifs annoncent les maux qu'il a causés à sa malheureuse mère. Le concierge

et sa femme, en larmes au pied du lit, ajoutent encore à ce triste tableau. En voyant entrer ces deux hommes armés, ils poussèrent tous un cri de surprise et d'effroi. Chère Anna, s'écrie le marquis, en se précipitant sur le lit de son amante, je te revois donc ; mais ô ciel ! dans quel etat ? pâle, défigurée, sans connoissance ! Ah ! de grâce, dit-il, en tournant sur le docteur Jefféry des yeux égarés par la douleur, rendez-moi la vie, parlez, n'est-il plus d'espérance ? Imprudent, répondit le docteur avec sévérité, votre présence inattendue a causé son évanouissement. Expliquez-moi cette énigme ? Et vous mon fils, que faites-vous ici ? J'exige que vous m'en instruisiez à l'instant. Le jeune homme, incertain, restoit muet et embarrassé. Les concierges

avoient perdu la tête et frémissoient d'un événement qui pouvoit les ruiner. Le marquis jetoit des cris douloureux ; il arrachoit son enfant des mains du docteur, le couvroit de baisers et de larmes, le présentoit à sa mère dont l'évanouissement ne cessoit point. Le docteur revenu de sa surprise, s'empressa de lui procurer des secours. Bientôt un profond gémissement annonça qu'elle respiroit encore. Elle ouvrit les yeux, reconnut son amant et lui tendit ses foibles bras. Il s'y précipita. Chère Anna, renais pour ton époux, renais pour le bonheur ; tes maux sont finis : rien ne peut désormais t'arracher à mon amour. Anna fit un soupir, et lui jetant un regard foible et touchant, elle essaya de parler en ces termes : C'en est fait, mon ami, je sens que je vais mourir ; le ciel punit un

moment d'erreur ; il ne permet pas que je jouisse des fruits d'une réunion si désirée. Il m'est bien doux de voir que tu ne m'as pas oubliée : ô mon cher Tres... jure-moi que jamais tu n'abandonneras ce malheureux enfant ; jure-moi qu'une autre épouse ne détruira point les sentimens..... Elle ne put achever : une sueur froide couvrit son front, et elle expira dans les bras de son amant. Quel spectacle déchirant ! Mon père (car je suis cet enfant infortuné), mon père, dis-je, étendu sur le cadavre de son Anna, poussoit de longs gémissemens ; des larmes couloient de tous les yeux ; le désespoir étoit dans tous les cœurs : il sembloit que cette scène de deuil voulût présager l'adversité qui suivroit toutes les heures de ma vie. Mais bientôt un grand

bruit se fait entendre; la porte s'ouvre avec fracas; milady d'Egbi paroît avec un étranger. Chacun reste pétrifié. Milady est saisie du tableau qui se présente à ses yeux : effrayée par la vue du marquis, ses genoux fléchissent, son sang se glace, elle tombe presque inanimée. M. de Tres. . . se relève furieux; il se jette sur elle, et la traînant jusqu'au lit funéraire : Monstre, lui dit-il, avec des yeux étincelans de rage, furie que l'enfer a vomie sur la terre, contemple ton ouvrage, abreuve-toi de nos larmes, satisfais ton âme inhumaine! Mais je dois une victime aux mânes de mon amante; reçois donc la juste punition de tes crimes. Il saisit un pistolet, et alloit lui ôter la vie, lorsque les spectateurs se précipitent sur lui, et le désarment. Vous avez raison,

leur dit-il d'un air égaré; j'allois m'avilir: la justice divine et ses remords me vengeront assez. Milady ne pouvoit plus l'entendre; la crainte lui avoit ravi l'usage de ses sens. Elle ne revint à elle que pour se livrer aux regrets, et sentir toute l'horreur de son crime. La vue du cadavre de sa parente, le désespoir du marquis, l'indignation peinte sur tous les fronts, les reproches sévères du docteur Jefféry, que son fils avoit instruit en deux mots: tout pénétra son cœur de honte et de repentir. Elle s'enfuit de ce lieu de douleur et de mort. Conduite par le chirurgien qu'elle avoit amené, et qu'elle supplia de ne pas l'abandonner, elle repartit de suite pour Londres. Pour ne plus reparler de cette odieuse créature, je vous dirai en peu de mots ce qu'elle devint. Dévorée de

remords, elle régla toutes ses affaires, se retira ensuite en Italie, où elle prit le voile dans le couvent le plus austère, et d'où elle fit passer au marquis de Tress... un contrat de rente de trois mille livres sterling avec la faculté d'en jouir jusqu'à ma majorité. Mon père ne put se résoudre à recevoir un don qu'il regardoit comme le prix du sang de son Anna. Il le lui renvoya et n'entendit plus parler d'elle.

Vous êtes sans doute curieuse, ma chère sœur, de savoir par quel hasard le bon docteur Jefféry se trouvoit à la maison de la forêt, lui qui sembloit d'abord ignorer le secret qu'elle renfermoit. Le même jour que le marquis avoit choisi pour l'exécution de ses projets, miss Weimouth éprouva les douleurs qui précèdent le moment d'être mère; le médecin

de Londres n'étant point arrivé, son état exigeant de prompts secours, Philipp et son épouse se décidèrent à mettre le docteur dans le secret. Leur intérêt fut oublié pour ne consulter que l'humanité. M. Jefféry n'hésita point à suivre ces honnêtes gens. Enfin la malheureuse Anna venoit de me donner le jour après des souffrances cruelles, lorsque, par sa présence inattendue, son amant vint lui ravir un reste de vie. Milady étoit partie de Londres avec un chirurgien, voulant disposer elle-même de l'enfant comme elle avoit disposé de la mère. Vous savez le reste, chère Stéphanie, et comment le repentir la fit renoncer au monde.

Mon père fut transporté par force chez le digne M. Jefféry, car il étoit alors incapable d'écouter la voix de la raison; son esprit sembloit aliéné.

Miss Weimouth fut enterrée sans faste dans le cimetière du village. On grava cette simple inscription sur la pierre qui recouvroit ses cendres :

« Passant, verse une larme sur cette tombe : » elle renferme une victime de l'amour et de la » jalousie. Anna Weimouth, mourut à vingt ans » sans avoir connu le bonheur. »

Mon père vouloit se détruire; sans les soins du docteur, il n'auroit pas survécu à son amante. Ce bon Anglais m'avoit donné une excellente nourrice, qui logeoit à deux pas de lui. Lorsque le marquis se livroit à ses idées sinistres, il couroit me chercher; il me déposoit dans ses bras, et lui disoit avec l'énergie du sentiment: Le voilà cet enfant, c'est aussi celui d'Anna: oublierez-vous les derniers vœux de cette infortunée! Jurez-moi, ô mon ami! que

vous n'abandonnerez jamais votre fils, disoit-elle, à sa dernière heure. Et vous voulez mourir, homme foible ! Qui veillera donc sur cette innocente créature ? qui prendra soin de son éducation? qui conduira ses premiers pas dans les sentiers épineux de la vie ? qui lui frayera la route du bonheur ? s'il est abandonné par son père, sur qui pourra-t-il compter ? Alors mon père me serroit sur son sein en versant des pleurs, et il juroit par les mânes d'Anna de renoncer à l'univers entier pour ne s'occuper que de mon sort à venir. Sir Adolph Barly, auquel le jeune Jefféry avoit écrit, arriva quelques jours après. Cette première entrevue fut déchirante; mais enfin les consolations ramenèrent le calme au sein du marquis; son désespoir se changea en une douce mélancolie. Bientôt rap-

pelé en France par les ordres de son père, il me confia aux soins du docteur Jefféry, auquel il remit une forte somme pour mon entretien, promettant de revenir sous peu en Angleterre. Il combla des preuves de sa reconnoissance ce bon docteur et son fils. Quant à Philipp et son épouse, sir Adolph les envoya dans une de ses terres comme régisseurs, place infiniment plus avantageuse que celle qu'ils quittoient.

Je fus élevé sous le nom de Weimouth, chez le docteur, jusqu'à l'âge de 16 ans. Comment oublierai-je jamais la tendresse de ce bon vieillard, et les soins qu'il prit de mon enfance? Je l'aimois comme un père; et quoiqu'il ne m'eût pas laissé ignorer le malheur de ma naissance, je ne formois qu'un souhait, celui de ne le point quitter. M. de Tres... étoit venu

deux fois en Angleterre exprès pour me voir. Je n'étois point insensible aux transports de joie qu'il faisoit éclater à ma vue, ni à l'affection paternelle qu'il me témoignoit. Il faisoit passer régulièrement à mon tuteur tout l'argent nécessaire à mes besoins, même à mes caprices. Cependant, j'appris avec un extrême chagrin que, sollicité par son père, et amoureux une seconde fois, il venoit d'épouser mademoiselle d'Hautefort, jeune personne d'une illustre naissance, et possédant une fortune considérable. Mon père m'abandonne, dis-je au docteur avec douleur. Sans nom, condamné à l'obscurité, seul partage d'un enfant illégitime, je n'ai point de place dans la société; le mariage de mon père est l'arrêt qui m'en repousse. Le docteur, aussi penétré que moi, écrivit

à mon père pour le prier de fixer mon sort, et de se décider sur l'état qu'il me destinoit ; une éducation de village ne pouvant me conduire à rien. Voici quelle fut sa réponse.

Lettre du marquis de Tres... au docteur Jefféry.

« Je vous sais le meilleur gré de l'intérêt que vous prenez à notre Alphonse. Soyez convaincu que je suis incapable d'oublier qu'il est mon fils, et celui d'une personne dont je ne me souviens jamais sans le plus vif attendrissement. Quinze années de célibat ont dû prouver à ma chère Anna, si elle daigne jeter quelques regards sur cette terre, à quel point je l'ai adorée; mais il est un terme à tout, et sans cesser de chérir son souvenir, j'ai cru de-

voir céder aux vœux d'un père qui demandoit des héritiers de son nom. J'avoue que je n'ai pu résister aux charmes et aux vertus de mademoiselle d'Hautefort. Mon intention étoit de lui déclarer que j'avois un fils, et de ne l'épouser qu'à condition qu'elle l'adopteroit: ce projet effraya mon père; il me fit sentir que jamais M. d'Hautefort ne consentiroit à une adoption qui diminueroit la fortune des enfans qui proviendroient de cet hymen; qu'un tel aveu romproit tout infailliblement. Que vous dirai-je, mon ami, je n'eus pas la force de renoncer à cette aimable personne, et le mariage s'est conclu sans que j'aie osé parler de mon fils. A présent il est trop tard. Je suis le plus heureux des époux; un aveu tardif m'attireroit de justes reproches. O mon cher docteur! puis-je vouloir passer

aux yeux de madame de Tres... pour un homme faux, pour le séducteur d'Anna...! Cette idée est insupportable. Si vous connoissiez l'extrême vertu de mon épouse, vous craindriez à ma place de perdre son estime. Mais ne pensez pas que mon fils ait à souffrir de mes erreurs ; une partie de ma fortune est destinée à réparer les malheurs de sa naissance. Elle peut même être ignorée. Weimouth est un nom illustre; il sera connu pour le fils de M. de Weimouth, frère de mon Anna, qui est mort l'an dernier en Suède, où il a laissé sa veuve. Cette dame a tout perdu par la mort de son époux; je lui fais une pension capable de la faire exister agréablement dans ce royaume; et comme elle n'a point d'enfans, j'ai obtenu son consentement pour cette supposition. Mon vœu est qu'il choisisse l'état mi-

litaire. Le commerce et la finance ne me conviennent nullement ; quant à l'église, je craindrois de charger ma conscience du crime d'avoir fait un mauvais prêtre ; il faut de trop grandes vertus pour l'état ecclésiastique ; n'y pensons pas. Je vous donne un mois, mon respectable ami, pour préparer mon Alphonseau voyage de Paris. Sir Adolph Bartli se chargera de me remettre ce précieux dépôt. Si par la suite je suis condamné à n'avoir point d'héritiers de mon épouse, ce que je souhaite pour le bonheur de mon Alphonse ; alors je dévoilerai sa naissance à madame de Tres... Elle ne pourra plus s'opposer à une adoption que sa stérilité, et le devoir de perpétuer mon nom, auront rendue nécessaire. Avec quel plaisir je donnerois à ce cher enfant le titre et la

fortune qui lui appartiendroient, si son infortunée mère ne m'avoit point été ravie d'une manière aussi cruelle..! Rassurez donc mon Alphonse; qu'il compte à jamais sur le cœur d'un père. Je sais combien vous lui êtes attaché, et ce qu'il vous en coûtera à l'un et à l'autre pour vous séparer; mais vous savez que c'est pour son avancement. J'augure trop bien de mon fils, pour imaginer que la douleur de quitter ses amis, puisse balancer dans son cœur le plaisir d'être réuni à son père.

» Je suis charmé d'apprendre que votre fils soit heureux avec la femme de son choix, et qu'un doux fruit de l'hymen resserre des nœuds formés par l'amour. Je vous envoie mille écus pour les dépenses nécessaires au départ de mon fils; donnez lui, pour

moi, un baiser bien tendre, et recevez l'assurance de ma sincère amitié. »

Le docteur fut très-affecté des nouveaux arrangemens de mon père : il ne m'en parla point; mais je m'aperçus qu'il étoit mécontent de ne pas voir mon état irrévocablement fixé. Il s'étoit fait une douce habitude de m'avoir auprès de lui; je lui tenois lieu de son fils qui étoit à Londres depuis son mariage. Mes soins et ma tendresse me rendoient nécessaire à son bonheur; il ne put sans douleur m'éloigner de lui. Je n'éprouvai de ma vie de sensation plus pénible. A peine sorti de l'enfance, j'avois l'esprit plus mûr qu'on ne l'a ordinairement à cet âge. Mille pressentimens me faisoient mal augurer de mon voyage; forcé par le mys-

tère qui devoit m'envelopper, d'habiter une autre maison que celle de mon père ; ce nom si doux ne devoit plus même sortir de ma bouche. J'allois vivre entouré d'êtres indifférens, moi qui, chez mon respectable tuteur, semblois être au sein de ma famille. Ah! que de larmes me coûta ce fatal départ ! Mon cher Alphonse, mon second fils, me disoit ce bon vieillard, en m'accablant de ses caresses, votre devoir vous appelle en France ; ni vous, ni moi n'avons le droit de nous opposer aux volontés d'un père ; je dis plus, sans l'amitié que je ressens pour vous, je me réjouirois de votre départ ; il est trop utile à vos intérêts. Tâchez, mon ami, de conserver les bons principes que j'ai fait germer dans votre cœur. Soyez soumis à votre père ; exact à vos devoirs, ne négligez point l'étude ;

songez

songez que les talens sont la plus belle fortune, et la seule vraiment solide, que l'homme puisse acquérir. Soyez toujours sensible et bienfaisant, dans quelque rang que le ciel vous place; soyez circonspect dans votre conduite, modeste sans défiance de vous-même, discret dans les affaires, honnête avec vos égaux, juste avec vos inférieurs, noble et réservé avec vos supérieurs: alors vous serez heureux, car vous serez estimé. Surtout, ô mon cher enfant! préservez-vous d'une passion qui a flétri les jours de votre malheureuse mère, et a moissonné cette belle fleur à peine éclose: que son exemple vous apprenne à dompter votre cœur. Mon Alphonse, si jamais le malheur flétrissoit ta jeunesse, si la méchanceté des hommes s'attachoit à tes pas; enfin, si ton âme, déchirée par l'injus-

tice, avoit besoin des consolations de l'amitié; ô mon enfant! n'oublie pas ton second père, reviens dans ses bras, et crois que tu trouveras toujours près de lui un asile contre l'infortune, et une main pour essuyer tes pleurs. En achevant ces mots, ce digne ami me serra sur son sein; je me laissai glisser à ses genoux, et les étreignant de mes foibles bras, je lui promis une reconnoissance éternelle, et de n'oublier jamais ses sages conseils. O mon vertueux tuteur! si vous saviez l'état auquel je suis réduit. Quelle amertume pour votre vieillesse, si vous saviez tout ce que j'ai souffert, et ce qui me reste peut-être à souffrir encore! Enfin, après un mois de trouble et d'inquiétude, sir Adolph Bartli vint m'arracher au lieu de ma naissance. Avant mon départ, je n'oubliai pas d'aller payer

mon tribut de pleurs aux mânes de ma mère. Depuis que le docteur m'avoit jugé assez raisonnable pour connoître ses malheurs, je n'avois pas laissé passer un seul jour sans aller méditer sur sa tombe ; ce dernier adieu fut aussi déchirant que celui que je fis à mon tuteur. Notre voyage fut heureux. Nous arrivâmes à Paris au commencement de 1788 ; nous descendîmes à l'hôtel des Mylords, où mon père nous avoit fait retenir un appartement. Nous l'y trouvâmes; il me reçut avec une joie vraiment paternelle. J'oubliai le motif de mes inquiétudes; je ne vis en lui que le père le plus tendre, et je m'abandonnai tout entier à l'espoir du bonheur. Il crut devoir m'apprendre qu'il étoit marié depuis quatorze ans, et qu'il avoit une fille de douze; connoissant l'attachement que le doc-

teur avoit pour moi, il n'avoit point osé dans le temps lui déclarer son mariage. Je ne fus pas le maître de mes tristes réflexions. O ma mère! me dis-je à moi-même, tu fus donc bien vîte oubliée ; deux ans ont suffi pour effacer la mémoire des sermens prononcés sur ton lit de mort! Pardon, ma sœur, si les nœuds du marquis avec celle qui vous donna le jour, ont pu me causer un instant de regret; jamais le riche héritage de M. de Tres... n'entra pour quelque chose dans mon affliction; mais j'aurois désiré avec ardeur pouvoir avouer mon père hautement, et ce mariage m'en ôtoit à jamais l'espérance. Mon fils, me dit-il, remarquant mon air triste: que cet aveu ne trouble point la paix de votre jeune cœur ; je n'ai qu'une fille, très-intéressante il est vrai; mais il me

faut un héritier de mes titres : je n'espère plus, après quatorze années de mariage, que les vœux de madame de Tres... soient exaucés à cet égard. C'est vous, Alphonse, qui êtes mon unique espoir ; travaillez donc à mériter un jour le rang que mon cœur vous destine : que je puisse enfin dans quelques années vous présenter à mon épouse, et vous avouer avec orgueil pour le digne successeur des vertus de vos aïeux, et des grandeurs d'une illustre maison. J'assurai mon père d'un dévouement éternel. Il m'embrassa tendrement, et résolut avec son ami de me donner un mois pour visiter les beautés de Paris, avant d'entrer au collége où je devois commencer mes exercices. Je savois déjà passablement la langue française. Je n'eus pas l'air trop embarrassé dans les sociétés où me con-

duisit sir Adolph. Mon père jugea à propos de me présenter à son épouse comme un jeune Anglais dont son ami étoit chargé. Il vouloit voir l'effet que je produirois sur la marquise, et se servir un jour de l'intérêt que j'aurois pu lui inspirer.

Quelle émotion j'éprouvai lorsque je fus devant elle! mes genoux se déroboient sous moi, j'étois prêt à défaillir. Votre mère, ma chère Stéphanie, me fit le plus agréable accueil (vous étiez alors au couvent.) Elle prit mon trouble pour de la timidité, et elle m'encouragea avec une bonté rare. Nous passâmes une journée délicieuse; elle m'engagea d'aller la voir souvent. Sir Bartli lui fit sentir que je ne pouvois pas me distraire des études que j'allois commencer, que tel étoit le désir de ma famille, qu'il la prioit de me réser-

ver ses bontés pour les vacances. Lorsque je la quittai, elle m'embrassa, et me promit de venir me voir à mon collége. Je sortis pénétré de son affabilité; ses manières nobles et gracieuses m'avoient rendu tout autre. Je m'écriai, en me jetant dans les bras de mon père: hélas! que n'est-elle ma mère! Mon père et sir Adolph étoient enchantés de l'heureuse impression que j'avois faite sur elle; mais la prudence leur indiqua que je ne devois pas paroître souvent à l'hôtel de Tres... L'aventure de miss Weimouth avoit éclaté en Angleterre; j'aurois pu rencontrer chez la marquise quelque Anglais instruit, auquel le nom de ma mère, que je portois, auroit pu faire naître quelqu'observation humiliante, et réveiller des bruits que M. de Tres... avoit pris bien de la peine à

étouffer depuis quatorze ans. J'entrai au collége de L... Les maîtres de tous genres me furent prodigués. Je fis des progrès rapides; je m'acquis l'estime et l'amitié de mes professeurs et de mes camarades. Sir Bartly retourna peu de temps après en Angleterre; j'écrivois souvent à M. Jefféry dont les réponses étoient pleines d'avis sages et d'assurances de tendresse.

Mes progrès ravissoient mon père : son épouse venoit me voir quelquefois, et me faisoit toujours de ces présens qui prouvent l'amitié. J'allois à l'académie d'équitation; elle me donna un fort beau cheval : une autre fois, ce fut une jolie bibliothèque composée des meilleurs auteurs. Elle paroissoit m'aimer véritablement, et mon cœur, je vous l'assure, n'étoit point ingrat. Mais hélas! la révolu-

tion, ce fléau destructeur, vint renverser toutes mes espérances. Mon père avoit pris le parti d'un roi qu'il chérissoit, et dont la foiblesse a causé la perte. Occupé sans cesse avec ses amis à déjouer les projets des novateurs, il n'eut presque plus d'instans à donner à ma tendresse. Marchant à pas de géant, la révolution entraînoit tout dans sa course rapide; les colléges furent supprimés; l'instruction n'étoit plus nécessaire à un peuple auquel il ne falloit plus (à ce que disoit un représentant très-connu) que du fer et du pain. Mon père voulut me renvoyer en Angleterre, pour me préserver de l'orage qui grossissoit chaque jour; j'aurois cru commettre une lâcheté, si je l'avois abandonné dans un moment aussi cruel. Je me révoltai contre son projet, il m'en aima davantage. Je fus

confié aux soins d'un de ses hommes d'affaires qui me logea chez lui : madame de Tres... demeuroit aux Tuileries avec la cour. Vous savez aussi bien que moi la suite d'événemens qui précipita la catastrophe. Le crime fut consommé ; Louis XVI périt, et mon malheureux père le suivit de près. Vainement, j'avois voulu partager ses fers; il me fit faire les défenses les plus fortes de pénétrer jusqu'à lui. Il craignoit que son sort n'influât sur le mien. Je n'écoutai rien, j'employai tous les moyens pour obtenir la permission de le voir au moins dans sa prison ; je ne pus y parvenir. Comme étranger, je devins suspect; je fus averti par un de mes anciens camarades de collége, dont le père remplissoit les fonctions municipales, que je devois être arrêté. Je fis part de mes craintes

à mon hôte, M. Herblain. Cet homme, saisi de peur, eut la bassesse de me bannir de sa maison. Furieux, errant, ayant pourtant quelqu'argent, car j'avois vendu tous les effets et bijoux qui pouvoient m'être inutiles afin d'avoir une ressource au besoin, j'entre dans un café pour réfléchir au parti que j'avois à prendre. Je m'assieds à une table; j'ouvre, par distraction, un journal de sang qui se trouvoit sous ma main. Juste ciel! qu'aperçois-je? le nom de mon père et celui de son épouse sur la liste de mort.... C'en est fait, mon père, mon unique espérance a péri sur un échafaud. Mes yeux se troublent, mes cheveux se hérissent sur ma tête, mon sang se glace, je tombe sans mouvement dans le milieu du café. M. Morel s'y trouvoit; il m'avoit vu quelquefois chez l'hom-

me d'affaires de M. de Tres... Sa maison n'étoit pas loin, il m'y fit conduire. Lorsque j'eus retrouvé une lueur de raison, ne sachant que devenir, j'osai lui confier ma position. Morel, plus humain que sa femme, ou moins aveuglé par sa nouvelle fortune, me fit sentir combien il étoit important que je quittasse Paris, où, comme Anglais, et connu pour tel, il n'y avoit point de sûreté pour moi. Ne pouvant faire mieux, je me laissai guider par lui. Il m'offrit pour aide-de-camp-secrétaire au général J... qui m'accepta sans hésiter, sur le récit de mes talens, qui devoient suppléer à ceux qu'il n'avoit pas. Morel eut l'imprudence de lui révéler les secrets que la foiblesse et le désespoir m'avoient arraché dans un moment où ma raison n'étoit plus à moi. Je résolus, une fois arrivé en Bretagne,

de gagner furtivement les côtes de la mer, et de saisir la première occasion pour regagner l'Angleterre : je n'avois certes pas envie de servir le parti des tigres qui avoient assassiné mon père; d'ailleurs, j'étois Anglais, fils d'une Anglaise, et l'idée de combattre contre mon pays ne pouvoit que me révolter. Ainsi, ma chère Stéphanie, le général sait donc que je suis Anglais, fils d'un noble ; l'espoir de briller à la faveur de mes talens, l'a fait passer pardessus toutes ces taches. Il compte par mes moyens couvrir son ineptie ; son intérêt est ma sauve-garde : s'il venoit à cesser, je ne répondrois de rien. J'ai cru devoir quitter le nom de Weimouth et prendre celui de d'Outreville, un peu plus francisé. Jusqu'à présent je n'étois inquiet que sur mon sort, mais maintenant je trem-

ble pour vous seule. Je présume que vous n'avez aucuns parens en France. Instruisez-moi de vos projets, ne me laissez rien ignorer des circonstances qui ont contribué à nous réunir. »

Le récit de mon frère rouvroit des plaies si fraîches, que mes pleurs n'avoient pas cessé de couler. Je lui fis part à mon tour de tout ce que j'avois souffert jusqu'à mon départ avec le général J... Reprenant ensuite d'un peu plus haut, je lui dis que, peu de jours avant sa mort, mon père m'avoit remis un acte d'adoption et de légitimité revêtu de toutes les formalités d'usage, signé de lui et de son épouse. C'est alors qu'il m'apprit que j'avois un frère, qu'il me recommanda de le chercher, et de lui remettre cet acte avec l'assurance de sa

bénédiction. Ma fille, me dit-il, j'ai eu des torts envers mon Alphonse ; je dois avant ma mort lui donner un nom. Si quelques-uns de mes biens échappent au naufrage, je vous ordonne de les partager ensemble. J'ai cru devoir, dans un moment aussi solennel, découvrir à votre respectable mère, un secret que j'avois eu tort de lui céler: elle a eu la générosité de me pardonner, et de devenir la mère de mon Alphonse. Voici l'adresse de votre frère, unissez vos malheurs, tâchez de vous réfugier en Angleterre où mes amis ne vous abandonneront point. Je ne vous instruirai point des événemens qui concernent mon fils ; il vous les apprendra lui-même. Suivez ses conseils : la raison chez lui a devancé l'âge Je ne vous dirai point : soyez heureux, mes enfans, mais soyez vertueux : la

vertu console de tous les maux; elle seule donne le courage de supporter l'adversité, et d'être calme au sein de la tempête. Vous devez juger de ma surprise, mon cher d'Outreville : à la veille de perdre mes parens, je retrouvois un frère dont je n'avois jamais soupçonné l'existence. Je rendis grâce au ciel. Mon père fut satisfait de l'espèce de consolation que j'en recevois; il m'embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire. Ma bonne et vertueuse mère joignit ses caresses et ses avis à ceux de M. de Tres... Que vous dirai-je, mon cher frère, cette scène réunit tout ce que peut inspirer l'enthousiasme, le courage et le désespoir. O mon ami! le souvenir de ce dernier moment me suivra jusqu'au tombeau. J'avois pourtant l'espoir de les revoir encore; hélas! je l'eus bientôt perdu; le coup

fatal fut porté. Ne parlons pas de l'horreur où je fus plongée. Revenue de mes premiers transports, je sentis le besoin de vous voir, mon ami; j'envoyai vous demander chez M. Herblain, vous aviez déjà disparu. Ce dernier trait de la fortune m'accabla. Ne sachant comment passer en Angleterre, la Vendée m'offrit la seule ressource que j'eusse à prendre. C'est alors que je me réfugiai chez madame Morel; j'étois loin d'imaginer que son mari eût sauvé le seul ami qui me restât au monde. Maintenant qu'allons-nous devenir, si nous ne pouvons nous échapper avant d'arriver à Nantes ? Arrivée dans cette ville, que dira le général J... lorsqu'il verra que je n'y ai aucun parent ? Pourrez-vous décemment me garder avec vous sans lui découvrir que vous êtes mon frère ?

De tous côtés, je ne vois qu'embarras. Patientons encore, reprit mon frère; ne prenons légèrement aucun parti qui puisse nous mettre ensuite dans le cas des regrets. Attendons les événemens, nous nous conduirons d'après eux. Nous prolongeâmes fort avant dans la nuit une conversation qui nous sembloit bien douce malgré nos inquiétudes. Avant de nous quitter, je lui remis le portrait de miss Weimouth, celui de M. de Tres.., et l'acte qui le légitimoit. Sa joie fut excessive en recevant ces dons de l'amour d'un père. — Je n'ai pu, ô ma sœur! donner à l'auteur de mes jours des preuves de mon dévouement: c'est à vous d'acquitter ma dette; je prends l'engagement sacré de ne jamais me séparer de vous, de vous défendre, Stéphanie, et de veiller sans cesse sur

votre sort. O mon père! recois mon serment; daigne, du haut des cieux, veiller sur tes enfans, et les guider dans la route épineuse qui leur reste à parcourir. J'unis mes prières aux siennes, et chacun ravi d'une réunion si miraculeuse, se retira dans son appartement. La joie produisit sur moi le même effet que le chagrin, car je ne pus dormir; j'étois toute occupée de l'avenir, de mon frère. Je n'étois plus seule dans le monde; j'avois un ami réel, un être enfin qui s'intéressoit à moi. Cet événement heureux m'en présageoit d'autres, et je formois les projets les plus agréables. Hélas! j'étois loin de prévoir l'orage qui alloit fondre sur nos têtes! Le lendemain le général J... m'apprit que le représentant H* viendroit dîner avec nous. Je sentis une palpitation de cœur et une tristesse

dont je ne fus pas maîtresse ; j'avois entendu parler de cet homme, et les traits sous lesquels on me l'avoit peint, n'étoient pas faits pour me faire désirer sa vue. C'étoit un de ces effrénés jacobins, dont les motions incendiaires n'avoient que trop contribué à désorganiser la France. Je priai le général de me permettre de dîner dans ma chambre; il s'y opposa de manière à ne pas souffrir de réplique. — Le représentant sait que vous êtes sous ma protection; je lui ai fait part de la conduite de Sarlat envers vous; il veut vous voir; il seroit choqué à juste titre, si sa curiosité étoit déçue. Ainsi, point de grimaces; payez par quelques complaisances les bontés que j'ai pour vous. Certes, vous êtes la dernière femme dont je m'embarrasserai désormais. Un régiment de

hasards est plus facile à conduire. Je ne lui répondis rien ; j'étois dans une position à tout souffrir. Enfin, il parut, ce proconsul, que je redoutois tant. Son abord fut poli ; je fus surprise de lui trouver même de l'usage du monde (d'après sa réputation de brutalité et de despotisme.) Cependant, je ne pris point confiance en lui : sa figure basse, ses yeux faux et ses sourcils croisés, contrastoient trop avec ses manières, qui, sans doute, n'étoient que déguisées. Il me fit des complimens ampoulés, exalta ma beauté, mes grâces, et conclut que le cit. Sarlat étoit fort excusable, que son unique tort étoit de n'avoir pas été plus adroit. Il jeta un regard ironique sur mon frère. — Le cit. d'Outreville a plus d'usage ; il sait que le moyen d'acquérir une belle, est de se déclarer son chevalier ;

aussi comme il doit paroître intéressant! Représentant, lui répondit mon frère d'un air un peu sec, il est du devoir d'un galant homme de secourir le foible contre l'injustice du fort: en défendant mademoiselle, je n'ai consulté que les lois de l'honneur; je perdrois tout le mérite du foible service que je lui ai rendu, si j'avois eu le motif que vous me prêtez. H* se mordit les lèvres, et n'adressa plus la parole à mon frère. Il me baisoit les mains malgré moi, m'assuroit qu'il étoit capable des plus grands efforts pour me plaire. Je pris le parti de tourner en plaisanterie tous ses discours; c'étoit le seul moyen de cacher ma haine et mon dégoût. Le dîner fut gai en apparence: au dessert, on parla des royalistes de la Vendée. C'est alors que la figure du proconsul prit une

expression de férocité qui me fit frémir. C'est avec des baïonnettes qu'il vouloit éclairer, instruire les bons paysans des campagnes : il faut, disoit-il, faire disparoître du sol de la république, des provinces coupables. Que des torrens de feu engloutissent leurs perfides habitans ; que les enfans au berceau soient étouffés, et ne croissent pas un jour pour le malheur de la patrie. Mes cheveux se dressoient d'horreur ; le général applaudissoit à ce discours de sang. La conversation une fois montée sur ce sujet, s'échauffa à un tel degré, que je me crus à table entre deux bourreaux : l'illusion fut complette. On conviendra qu'elle n'étoit point gracieuse ; elle est du nombre de celles que l'on ne regrette pas. Pour comble de malheur, il vint un nouvel aboyeur. On annonça l'adjudant gé-

néral F**, lequel, à ce qu'on dit, traîne une vie souillée de crimes, dans la boue et dans l'ignominie : trop débauché pour conserver ce qu'il a volé, et trop avili pour qu'un gouvernement sage lui donne aucune place à remplir. Cet homme avoit, à l'aide de son grade, et d'une figure assez passable, obtenu la main d'une femme jolie et douce, mais pas assez spirituelle pour juger les personnes et les choses. Il lui mangea sa maison, son argent; la battit, la traîna de ville en ville, de camp en camp, et finit par la chasser. Cette infortunée, dont le cœur étoit excellent, méritoit un meilleur sort : elle a versé bien des pleurs sur les cruautés qu'elle a vu commettre à son indigne époux. Il arrivoit de Nantes : après les premières accolades, le représentant lui demanda des nouvelles du

du pays qu'il avoit parcourus; il rendit compte des différentes missions dont il avoit été chargé. Il parla beaucoup de ses exploits, et rapporta comme un acte de patriotisme ou une espiéglerie de page, le trait suivant. (Je prie mes lecteurs d'excuser si je blesse un peu leur délicatesse ; mais je suis bien aise de leur donner une véritable idée de la conduite de certains personnages.) Voici ses véritables expressions : si F** me lit, il en convieudra au fond de son cœur. Notre armée a réduit en cendres un village nommé le P*, quoique la municipalité fût venue, en écharpes, au-devant de nous, pour protester de son dévoûment à la république. Nous ne fûmes point leurs dupes; MM. les municipaux furent tous fusillés. Afin de nous délivrer en masse de tous les habitans

qui n'avoient pas fui dans les bois à notre arrivée, nous les enfermâmes dans des granges, où nous mîmes le feu. Qu'aurions-nous fait, d'ailleurs, de cette race de Caïn ? c'étoient des femmes, des enfans, des vieillards, toutes bouches inutiles dans un temps de disette. Mon adjoint, bon jacobin, un vrai luron, vint m'avertir qu'il y avoit dans l'église qu'on alloit incendier, de très-jolies femmes d'émigrés. Je donnai l'ordre de suspendre un instant le feu, et j'y courus. Effectivement, je vis des femmes d'une beauté rare. Toutes se précipitèrent à mes pieds en poussant des cris d'effroi, et me conjurant de leur sauver la vie ; vous pensez bien, citoyens, que je n'eus pas la foiblesse de manquer pour elles à mon devoir. J'en remarquai deux qui, par leurs appas, l'empor-

toient sur les autres ; je leur promis de les sauver, si elles vouloient, pour quelques heures seulement, me transmettre les droits de messieurs leurs époux. Alors, force larmes et grimaces, grand nombre de cérémonies. — Serviteur, leur dis je, soyez brûlées, puisque vous aimez la brûlure. A ces mots les cris recommencèrent; et tout en disant non, elles me retenoient avec force par mon habit. — Dépêchons, je n'ai point le temps de filer le parfait amour; vous n'êtes point ici dans vos boudoirs dorés. Je partois en disant ces mots, et j'allois donner l'ordre d'illuminer leur palais, lorsqu'effrayées elles consentirent à ce que je voulois. Elles me firent jurer de les renvoyer à Nantes où étoit leur famille; je promis tout. Je les confiai à mon adjoint, qui les conduisit dans une

masure abandonnée; elles purent de loin voir les flammes qui dévoroient l'église qu'elles venoient de quitter. Soixante femmes y trouvèrent leur tombeau. Je m'échappai le plutôt que je pus, et fus trouver mes duchesses; ces dames étoient dans un désordre qui me prouva que mon adjoint n'avoit pas perdu son temps: je fus un peu piqué, mais je pensai à la loi agraire: elle fut son excuse. Je fis voir à ces dames, malgré leur désespoir, la différence qu'il y a entre un talon rouge et un bon jacobin. Je fis venir ensuite une vieille chaise démantibulée, que j'avois trouvée sous la remise de M. le curé: elle lui servoit sans doute pour aller dire la messe dans les communes de son arrondissement. J'y fis atteler une vieille rossinante; mes deux belles désolées y montèrent, dans la

confiance d'embrasser leur famille ; je donnai ordre devant elles à un charretier de les conduire à Nantes ; mais je lui avois donné un ordre secret qui fut ponctuellement exécuté. Lorsque la voiture fut sur la jetée qui, comme vous le savez, domine la rivière, mon charretier descendit de cheval en lui donnant un grand coup de fouet; et poussant avec vigueur la cariole, tout fut précipité dans la Loire. Adieu, mes belles, leur dit-il, priez pour la république. Il revint me rendre compte de l'expédition ; je le récompensai comme sa fidélité le méritoit. Vous voyez, citoyen représentant, que je n'ai pas eu même l'idée de soustraire à la mort ces ennemies de la république ; mais il est permis à un brave qui la sert bien, de profiter des petites aubaines qui se présentent sous sa

main. H* rit beaucoup de cette infamie, et n'épargna point les questions indécentes sur ces malheureuses. J... dit qu'il leur auroit laissé subir leur premier arrêt, et qu'il n'aimoit pas la beauté dans les larmes. Mon frère ne put retenir quelques mots, qui témoignoient assez combien il désapprouvoit un tel excès de férocité; il s'en suivit une espèce d'altercation entre lui et F*. Ce dernier dit à d'Outreville qu'il n'étoit pas patriote. Pourquoi prostituez-vous ce titre à chaque instant, répondit mon frère, puisque vous n'en connoissez pas la valeur. Selon vous un patriote n'est qu'un vil bourreau, auquel tous les crimes sont permis, s'il les commet en invoquant sa patrie: selon moi, le vrai patriote est celui qui se bat contre les ennemis de cette même patrie; mais ne les assassine pas,

lorsqu'ils ont déposé les armes. Vous parlez toujours de l'histoire Romaine, l'avez-vous lue, seulement? j'en doute; car vous verriez que les Brutus, Curtius, Mutius, etc. dont vous n'avez pris que les noms, n'ont jamais, après une victoire, souillé leurs lauriers par le viol et le meurtre d'une femme. F** écumoit de rage, mais voyant le représentant plus occupé de moi que de la dispute, et le général J... interposer son autorité, il n'osa pousser la chose plus loin. Le discours hardi de mon frère m'avoit fait trembler pour lui. Grâce au ciel, les liqueurs le firent oublier, au moins, en apparence, car je suis persuadée que H*** ne s'en souvint que trop bien par la suite. Mais moi, malheureuse! j'avois le cœur déchiré; il me sembloit être à la place de ces misérables

femmes. Je pâlissois, une sueur froide inondoit mon front ; il me falloit répondre à mille questions du proconsul qui, assis près de moi, les yeux fixés sur les miens, le bras passé derrière ma chaise, avoit l'air de lire dans mes plus secrètes pensées. Les propos horribles que j'entendois révoltoient tous mes sens : je croyois être dans la caverne de Gil Blas, à l'instant où les voleurs se racontent leurs prouesses. Enfin, ne pouvant rester plus long-temps dans cette position, un mal de tête violent fut mon excuse ; je me retirai dans ma chambre. Dès que j'eus fermé ma porte, je me jetai à genoux en versant un ruisseau de larmes : j'étouffois. J'implorai la protection du ciel ; je priois Dieu de m'arracher à un état si humiliant, de protéger ma fuite, de me faire trouver un

asile où je pusse vivre loin du crime, où je n'entendisse plus la voix des tigres et les cris sanguinaires de l'anarchie. Mon frère frappa à ma porte; il fut touché de l'état où j'étois : je n'eus pas besoin de lui expliquer le sujet de mes nouveaux chagrins. Toutes les sensations que j'avois éprouvées, il les avoit ressenties. Il m'engagea au courage, à la patience; il me fit concevoir combien il étoit important de mettre un peu de politique dans notre conduite, vis-à-vis d'hommes qui interprétoient jusqu'à notre silence. Mon frère m'avertit que lorsque j'étois sortie de la salle à manger, l'adjudant général F** avoit dit : Cette femme-là, si je ne me trompe, est une véritable aristocrate; je crois que la mort des deux émigrées lui a donné la migraine : avez-vous remarqué, ci-

toyen H* que lorsque nous avons bu à la santé de Roberspierre, en l'invitant de s'y joindre, elle a répondu d'un ton assez sec : —Je n'ai pas soif, messieurs. Mille diables, est-ce là le langage d'une jacobine ? C'est un joli enfant que nous mettrons au pas, reprit H*. J..., à moitié ivre, répondit que j'étois une bonne patriote, car sans cela la citoyenne Morel, fort difficile sur l'article des vertus civiques, ne la lui auroit pas confiée, à lui qui étoit la terreur des brigands royalistes. Mon frère leur représenta qu'on ne devoit point trouver étrange qu'une jeune fille de seize ans entendît parler avec peine de sang et de mort ; que la sensibilité étoit le plus bel ornement de notre sexe, et que nous deviendrions le fléau des hommes si malheureusement on nous en dépouilloit. On changea

de discours, ensuite on convint qu'on dîneroit le jour suivant chez le représentant H* qui engagea mon frère d'aller me prier de sa part. D'Outreville me conseilla d'accepter de bonne grâce. Songez, me dit-il, qu'il ne faut pas heurter cet homme: il peut tout ici. J... ne se dispose point encore à quitter A*; soyons donc prudens, et surtout cachons notre intelligence. Je promis à mon frère de suivre ses avis, trop convaincue qu'il avoit raison. Il porta mon acceptation à H* qui parut très-satisfait. Le lendemain vers deux heures, je rejoignis avec d'Outreville, le général qui étoit chez H* depuis le grand matin. Ce dernier me reçut d'un air triomphant; il me fit asseoir à table à ses côtés, et ne me laissa plus respirer. Il y avoit en tout vingt-deux personnes à dîner: plu-

sieurs officiers généraux, entr'autres le brave général Ca**, homme plein d'honneur et d'humanité. Dans ces temps critiques il a manqué plus d'une fois d'être la victime de son bon cœur, et de la discipline qu'il vouloit établir dans sa division. Le ciel l'a voulu conserver, et c'est un de ses miracles; car je l'ai vu de mes yeux couché en joue par des soldats mutinés et influencés par des perturbateurs de la ville de Nantes. Cette ville, à cette époque, ne dut son salut qu'à la fermeté de ce loyal militaire, et du commandant de la place. Dix-sept bourgeois et des femmes avoient déjà été massacrés; le général Ca** doit se rappeler que quelques anciens membres du comité révolutionnaire avoient été jusqu'à Ancenis, au-devant de la demi-brigade de l'A**, l'avoient

régalée de vin et d'eau-de-vie, et lui avoient peint les habitans de Nantes, le général et le commandant, comme autant de con tre-révolutionnaires. Cette troupe entra dans la ville dans l'intention de la mettre au pas, et voulut à toute force qu'on lui livrât du canon. Le général et le commandant ne purent ramener le calme qu'en les faisant partir de suite pour la Vendée, où cette malheureuse troupe, sourde à la voix de ses chefs, ne s'occupant qu'à piller et brûler le long de la route, fut massacrée toute entière. Au nombre des convives, il y avoit une très-jolie femme, dont le ton libre et le langage trivial et commun me donnèrent d'elle une bien mauvaise idée. Elle cherchoit vainement à prendre un air d'importance; le bout de l'oreille passoit malgré ses efforts;

les expressions basses dont elle se servoit, les T. et les S. dont elle ornoit ses discours, en disoient plus qu'elle ne vouloit. Cette dame étoit l'épouse du citoyen D*, directeur des approvisionnemens de la ville de L*. Je vis qu'elle avoit la petitesse de m'envier les soins importuns du représentant : que j'aurois été ravie qu'il les tournât vers elle ; et qu'ils étoient bien plutôt faits pour elle que pour moi! Je m'étonne de la facilité de cette dame à suivre une conversation dont chaque mot portoit un coup de poignard à mon cœur. La politique en étoit toujours la base ; mais c'étoit cette politique barbare qui régnoit alors sous le tyran Roberspierre ; cet art affreux de régner sur des cadavres et des décombres, et non cette politique savante, qui soutient les états, qui

sait faire la guerre à propos, et la paix avec profit. Le représentant H*, malgré la chaleur des discussions, ne s'occupoit pas moins de moi. Il me parloit de ce qu'il nommoit de l'amour, avec une confiance qui m'indignoit : ses intentions étoient claires; et malgré que je m'efforçasse d'en plaisanter, je me sentois violemment embarrassée. Une scène affligeante vint m'arracher jusqu'à l'apparence de cette gaîté factice que je m'étois efforcée de soutenir pendant tout le repas. Des gendarmes entrèrent annonçant à H* qu'ils venoient d'arrêter un paysan Vendéen qu'ils soupçonnoient être un espion de l'armée de Stoflet. Le représentant voulut l'interroger lui-même, et donna ordre de le faire entrer. Ce malheureux étoit jugé d'avance; les cris et les vociférations des convives me

le prouvèrent assez. J'excepte pourtant trois ou quatre braves officiers qui se trouvoient là. J'eus toutes les peines du monde à déguiser ma compassion; je tremblois d'entendre prononcer un arrêt de mort. Nous passâmes tous dans une grande pièce, et mon frère profita de cette confusion pour me conjurer de m'armer de courage, et de dévorer les pleurs qui rouloient dans mes yeux. Je jetai un coup d'œil sur ce pauvre paysan dont l'âge, les cheveux blancs et la figure vénérable inspiroient le respect et l'indulgence. Il n'avoit point l'air troublé, et il sembloit ne pas s'apercevoir du sang qui couloit en abondance d'une blessure qu'il avoit à la main, et que sans doute les gendarmes lui avoient faite en l'arrêtant. Je ne pus être maîtresse de mon premier mouvement, et je lui donnai

mon mouchoir pour couvrir sa blessure. Il s'éleva un murmure; mais H* n'ayant rien dit de mon action, on se tut. Qui es-tu? dit-il au paysan. — Ma fine, je si un honnête homme d'vant Dieu, et d'vant vous, j'sis c'que vous appelais un bringand. — D'où viens-tu? — Ah! ma fine je n'vous l'dirons mais. — L'armée des brigands est-elle forte? — Parguienne oui, et prête à vous l'prover. — Où est ton quartier-général? — A sa place. — Insolent! Le nom de tes chefs? — Y vous l'dirons eux-mêmes. — Quels sont leurs desseins, leur plan? — Oh! pardine j'n'en savons ren, et si j'l'savions je n'vous l'dirions mais. — Scélérat, tu vas mourir: F** abattez la tête à cerebelle, avec votre sabre: à genoux, brigand. — Ah! ma fine tuez moi si vous v'lez; j'meurs

per mon Dieu et per mon Raï, d'ailleurs monseigneur l'archevêque d'Agra y nous a dit com'ça que je r'vienront trois jours après not mort. — Mais, misérable, sais-tu que les républicains reviement aussi au bout de trois jours ? — Les bieux ? (nom qu'ils donnoient aux soldats à cause de la couleur de leur uniforme) Ma fine j'nen voyons rin, car à mesure qui r'vnons j'les tuons.

Le cri de mort devint général ; le paysan fut rendu aux gendarmes avec ordre de le fusiller sans délai. Le courage de cet homme, sa gouaillerie, (terme du pays, qui veut dire railler) sa simplicité, la hardiesse de ses réponses, me causèrent la plus vive surprise. Je ne concevois pas que cet archevêque d'Agra eût pu fanatiser la tête de ces bonnes gens, au point de leur faire croire

qu'ils ressusciteroient trois jours après leur mort; mais j'ai su depuis que ce soi-disant évêque d'Agra s'étoit servi de ce moyen pour les exciter à braver tous les dangers, et que les chefs de l'armée n'avoient point favorisé cette folle erreur: au reste, il y avoit très-peu de paysans qui y ajoutassent foi. Il y a des gens crédules partout. La prophétesse la Brousse ne vouloit-elle pas faire croire aux Français qu'elle étoit inspirée par le génie de la liberté? ne disoit-elle pas qu'elle avoit plein pouvoir de rompre les vœux des ecclésiastiques et de fermer la plaie de leur conscience? N'a-t-elle pas prêché dans tous les temples sa nouvelle doctrine? Catherine Théos n'a-t-elle pas prétendu être la mère de Dieu? Le sort de ces deux femmes fut bien différent: la première fut honorée et

protégée par un gouvernement en délire; et la seconde, qui ne méritoit que les petites-maisons, fut guillotinée. Lorsque je vis entraîner cet homme à la mort, je n'eus point la force de retenir mes larmes. Elles m'attirèrent les épithètes les plus dures de la part de l'adjudant-général F*, dont la grossièreté égaloit la cruauté. Un instant après, un courier extraordinaire apporta la nouvelle que Saumur étoit au pouvoir des rebelles. La consternation fut générale; le représentant et tous les généraux coururent à la municipalité. Je saisis cette occasion pour m'éloigner avec mon frère. Arrivés à l'auberge, il me déclara qu'il étoit décidé à fuir avec moi, à quelque prix que ce fût. Je ne puis, me dit-il, résister à l'inquiétude que je souffre depuis notre réunion. Non, ma

sœur, vous ne devez plus rester dans la position où vous êtes. Je m'aperçois des intentions du représentant ; Sarlat peut revenir d'un moment à l'autre; je ne le redoute pas pour moi, mais sa vengeance s'étendra jusqu'à vous. J... est trop foible pour compter sur sa protection ; mon parti est pris, fuyons, la prudence l'exige; j'aurai soin d'avoir deux chevaux prêts demain au soir; vous prendrez un habit d'homme, et tandis que le général sera chez H* où il doit souper, nous gagnerons la route de Ch**, où est maintenant l'armée royale. La cause de la liberté seroit belle, si elle n'étoit souillée par tant d'inhumanité; les excès dont je suis témoin me la feroient détester lors même que je serois un de ses plus chauds partisans. J'approuvai le projet de mon frère, sans calculer

les dangers de notre fuite; je n'envisagois qu'avec joie le moment de ma délivrance; une seule chose m'inquiétoit; c'étoit la crainte de compromettre le général J... Je ne pouvois haïr cet homme; car foncièrement il n'étoit point méchant. Destinée à être toujours trompée dans mes espérances, le coup le moins prévu devoit bientôt me frapper. Un secrétaire du représentant vint chercher mon frère par son ordre. Un secret pressentiment m'avertit de quelque malheur; je vis partir d'Outreville avec un serrement de cœur inexprimable: j'étois il est vrai loin de penser que je ne le reverrois plus. La soirée entière s'écoula sans que je le visse reparoître. Le général J... rentra fort tard; je l'avois attendu avec impatience; je n'osai l'interroger; il étoit d'une humeur affreuse.

Je me retirai dans ma chambre dans un état difficile à décrire. Mon frère, mon unique ami! m'écriai-je, étouffée par mes sanglots: si vous m'avez quittée, que vais-je devenir? quelle sera ma destinée? O mort! termine ma carrière, arrache moi à tous les maux que je prévois. Je me levai avec le jour, et je descendis chez le portier pour savoir s'il étoit rentré: hélas! il ne l'avoit point vu. Je remontai désespérée. A onze heures, J... m'invita à le suivre chez le représentant; je voulus m'en excuser; il m'observa que c'étoit un ordre positif dont il s'étoit chargé malgré lui. Je le priai de m'éclaircir ce mystère; il l'ignoroit aussi; je pris sur moi de lui demander ce qu'étoit devenu M. d'Outreville. — Il est en mission, répondit-il, avec humeur, et je voudrois pour notre commun

repos que vous fussiez à Nantes; mais les routes sont interceptées, et vous ne pouvez voyager sans escorte. Ah! laissez-moi partir, lui dis-je avec feu, que peut-il arriver à une femme ? Partir, répondit J... tristement, je le souhaiterois pour vous; mais je doute fort que H* y consente : je crois..... Il n'acheva pas. Un trouble mortel s'empara de mes esprits; je le suivis tremblante chez le représentant qui me reçut d'un air sévère et farouche. Connoissez-vous bien cette femme, dit-il, au général, en me désignant ? J... resta pétrifié, et je fus prête à défaillir. — Répondez, quelle est-elle? J... raconta comment, pour obliger l'épouse d'un honnête et chaud jacobin, il s'étoit chargé de me conduire dans ma famille. Eh! bien, reprit H*, on vous a trompé. Sachez

que

que vous accordez votre appui à une ennemie de la liberté; si je n'étois certain de votre ignorance à cet égard, je vous enverrois à l'instant rendre compte de votre conduite à la barre de la Convention. Lisez, ajouta-t-il, en lui remettant une lettre de l'aide-de-camp Sarlat. J..., pâle comme la mort, la lut tout haut. Ce monstre inhumain me dénonçoit comme une royaliste échappée des prisons de Paris, n'allant en Bretagne que pour me réunir aux révoltés : on pouvoit, disoit-il, pour de plus amples renseignemens, s'adresser à la citoyenne Morel; qu'enfin mon nom étoit Stéphanie, comtesse de Tres...; fille du marquis de ce nom. J'ai su depuis que Sarlat, furieux, écrivit à la Morel que je l'avois fait assassiner par mon amant, qu'il soupçonnoit que j'étois quelqu'aristocrate déguisée;

qu'elle l'obligeroit en lui donnant des renseignemens positifs, d'autant plus qu'en se vengeant de moi, il feroit cause commune avec elle, puisque j'affichois publiquement le plus profond mépris pour elle, et m'attachois en toute occasion à la tourner en ridicule. On voit que ce scélérat, en piquant sonamour-propre, espéroit la faire servir à son affreux dessein. En effet, la Morel qui n'avoit ni âme, ni esprit, ne réfléchit point à l'inconséquence de sa déclaration; elle ne sentit point qu'elle se compromettoit. Cette malheureuse ne consulta que son orgueil offensé; elle écrivit à Sarlat tous mes secrets, le priant simplement de ne point faire mention d'elle dans la dénonciation. Sarlat, charmé d'une telle découverte que son mauvais génie lui avoit déjà fait pressentir, ne daigna pas ménager

la femme officieuse qui lui procuroit le plaisir de se venger : il dressa sa dénonciation, et l'envoya sur-le-champ au représentant H*, à A*, marche qui lui sembloit plus expéditive que de la faire passer au Gouvernement, moyen long, qui auroit pu me laisser le temps d'échapper à sa fureur. Heureusement que la Morel ne savoit rien sur le compte de mon frère, car son mari connoissant son indiscrétion, s'étoit bien gardé de lui en rien dire. Qu'en arriva-t-il ? lorsque H* revint à Paris, il dénonça cette misérable femme ; elle paya de sa tête son ingratitude envers ses bienfaiteurs : le mari ne fut point compromis, car le général J... ne fit jamais mention de lui : J..., pour bien prouver à H* qu'il étoit innocent, m'accabla d'injures et de reproches. J'avois d'abord été terras-

sée de cette découverte qui détruisoit toutes mes espérances, et ne m'annonçoit que trop la mort qui me menaçoit déjà; mais je ne voulus point montrer que je fléchissois sous le poids de l'injustice, et donner la gloire à mes tyrans de m'avoir effrayée; je ranimai tout mon courage. « Cessez, leur dis-je, des insultes dont la honte ne retombe que sur vous; si c'est un crime de fuir les bourreaux de sa famille, frappez; je suis coupable, arrachez-moi la vie, elle m'est odieuse; épargnez-vous de vaines injures; réunissez-moi à mes parens : c'est la seule grâce que je puisse désirer de vous. — On saura rabaisser cet orgueil, et nous en avons les moyens. En disant ces mots, H* sortit avec le général, en me laissant dans sa chambre à coucher avec un de ses secrétaires auquel il enjoignit de ne me

point quitter. Que de réflexions sinistres ! Et mon frère étoit parti ! mon frère n'étoit-il pas aussi la victime de quelque machination perfide? Dieu ! si Morel imitoit son indigne épouse ? J'étois plus sûre du général ; son intérêt se lioit au secret. Je me représentois mon bien-aimé frère emprisonné, conduit sur l'échafaud : ma tête se remplit de fantômes, mon cœur se gonfla, et je tombai sans force sur un fauteuil. Le secrétaire de H* employa tous ses soins à me faire revenir. — Rassurez-vous, me dit-il aussitôt que je pus l'entendre, prenez vîte cette lettre, elle renferme des consolations. — Je reconnus l'écriture de mon frère. Ciel ! qui vous l'a remise ? par quel bonheur ? — Silence ! ici, les murs entendent et parlent. — Je rompis le cachet, et je lus ces mots :

D'Outreville à Stéphanie.

« C'est de votre énergie que dé-
» pend votre liberté. H* vous aime;
» il me croit votre amant. Malgré le
» général J..., qui ne peut se passer
» de mes travaux, il m'a ordonné
» de porter à Paris des dépêches
» importantes; il ne m'a point donné
» le temps de me reconnoître. Sous
» le prétexte d'une escorte de sûreté,
» il m'a donné six gendarmes, les-
» quels, je crois, ont des ordres
» secrets; peut-être ces dépêches
» renferment-elles l'arrêt de ma
» mort. Point d'effroi, mon amie, je
» saurai m'y soustraire; mais vous,
» ma sœur, qu'allez-vous devenir?
» Oh! quel poids horrible écrase
» mon cœur. Vaine douleur! souhaits
» impuissans! je ne puis rien pour

» vous..... Point de désespoir : ô
» ma sœur ! tachez de ne point quit-
» ter A* ; je pourrai plus aisément
» vous y faire savoir de mes nou-
» velles. Fiez vous au digne homme
» qui vous remettra ma lettre; je
» connois sa façon de penser, elle
» est conforme à la nôtre. Si vous
» étiez réduite à fuir, il vous en fa-
» ciliteroit les moyens. Patience,
» prudence et courage sont les ver-
» tus qui doivent vous guider. »

Je remerciai mille fois l'honnête M. Berthier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à moi. Il me raconta plusieurs conversations qu'il avoit entendues entre le représentant H* et l'adjudant-général F** : toutes me prouvèrent que je n'avois plus à essuyer que des persécutions. Le général J... interrompit notre entretien, et pria M. Berthier de s'éloigner. Il

me fit asseoir, prit un siége près du mien, et commença ainsi le plus effrayant des discours. — Vous m'avez exposé à perdre l'honneur par une destitution, ou à périr sur un échafaud, comme un vil contre-révolutionnaire. Si vous aviez eu plus de confiance en moi, j'aurois pu vous servir sans risquer mon état et ma vie; mais vous haïssez les républicains, et les croyez incapables d'obliger; vous m'avez attiré des reproches sanglans; ma réputation de civisme a pu seule sauver ma tête. Vous êtes perdue, à moins que vous n'ayez assez de raison pour embrasser le parti que je viens vous offrir; mais peut-être les chimères qui vous ont bercée, ce que vous appelez votre rang, votre naissance, pourront vous faire préférer la mort. Je vous en avertis, H* n'a point encore remis

la dénonciation au comité révolutionnaire; mais une fois qu'il l'aura livrée, rien dans l'univers ne pourra vous sauver. Le parti que je suis chargé de vous proposer feroit l'ambition de beaucoup d'autres femmes; croyez-en un homme qui, malgré le juste sujet qu'il a de vous en vouloir, vous verroit avec satisfaction échapper au supplice qui vous est destiné. — Général, le préambule que vous employez pour me faire goûter le moyen qui peut sauver mes jours, doit contribuer à m'effrayer; il est donc bien affreux puisque vous pensez que je pourrois lui préférer la mort? Vous me rendez justice; je suis capable de la braver plutôt que de recourir à des voies déshonorantes. Vous m'accusez de vous avoir trompé? ô! général, mettez-vous à ma place. J'étois proscrite, sans asile,

sans ressource; madame Morel me fit la loi, rappelez-vous l'opposition que je mis à ce voyage; il me fallut choisir entre la fuite ou la prison: pouvois-je hésiter? — Mais que seriez-vous devenue à Nantes? — Le travail de mes mains.. — Mensonge, imposture! c'est sur les vils brigands qui désolent la patrie que vous fondiez vos espérances! Mort et sang! j'aurois contribué à vos lâches projets sans le savoir; le général J.., protèger une royaliste! la conduire en quelque sorte en les mains des Vendéens! je hâterois moi-même votre condamnation, pour prouver à quel point je suis incapable d'avoir trempé dans vos criminels desseins..... — Monsieur, monsieur, interrompis-je avec feu, si vous m'avez protégé sans le savoir, il n'en est pas ainsi du jeune d'Outreville; il est Anglais, noble,

vous ne l'avez pas repoussé : pourquoi seriez-vous plus barbare envers une femme dont les bras foibles ne peuvent porter les armes, qui ne peut nuire que par des vœux impuissans au progrès de vos révolutionnaires?.. — Malheureuse ! comment savez-vous?.... Silence, silence, dit-il d'un air plus doux, quoiqu'effrayé ; mon enfant, j'ai pu sauver d'Outreville : j'étois sûr du secret; mon cœur plus sensible que je ne veux, me fait quelquefois oublier mon devoir; mais votre affaire a fait de l'éclat, je ne puis vous sauver sans me perdre moi-même. Faites pour vous ce que je ne puis moi-même, épousez le représentant H* : voilà la condition qu'il met à votre vie, de grâce acceptez-la ! — L'épouser, lui? grand Dieu! m'écriai-je en levant les bras au ciel pour l'implorer : moi, la femme d'un

homme que je détesterois, lors même qu'il ne seroit pas un des bourreaux de mon pays! S'il faut vivre à ce prix, jamais! jamais! — Insensée, reprit J... avec emportement, osez-vous insulter ainsi un de nos législateurs? — Et vous osez appeler législateurs des hommes qui, au lieu de lois sages, ne rendent que des décrets sanguinaires, qui se donnent pour patron un Roberspierre, qui ne prêchent que le pillage, le meurtre et l'incendie! non, non, que ma tête roule à leurs yeux, que mon corps privé de sépulture soit la pâture de ces cannibales, plutôt que je devienne jamais la compagne de l'un d'eux. — Quelle audace! quel orgueil! — Ah! ne croyez pas, général, que les préjugés de ma naissance me causent cette horreur; non, non : présentez-moi quelque honnête paysan dont le bras

paisible n'ait jamais pesé que sur la charrue : pour fuir le trépas je pourrois accepter le titre de son épouse; mais recevoir une main sanguinaire qui n'a signé que des arrêts de mort! dont la bouche homicide ne s'est ouverte que pour prononcer des paroles de sang, et plonger le désespoir dans tous les cœurs honnêtes! je ne le puis; je me résigne à mon sort et je l'attends sans trembler. — Périssez donc puisque c'est votre envie: c'est trop m'occuper d'une ingrate que je désirois sauver..... Mais écoutez, fille intraitable, feignez de consentir, gagnez du temps... peut-être..... Jugez combien je m'expose en vous donnant un tel conseil; je hais vos opinions, vos préjugés, mais je ne puis sans attendrissement vous voir courir à votre ruine. Si vous étiez un homme, mon sabre m'eût déjà fait

raison des propos insolens que vous proférez contre les amis de la liberté. — O! général, ne confondez pas les amis de la liberté avec les anarchistes qui emprisonnent et tuent; ne faites pas cet outrage aux premiers. J'ai pour vous la plus vive reconnoissance, je suis convaincue de vos intentions humaines, j'ai su lire dans votre cœur; mais il seroit indigne de feindre d'accepter un hymen que mon honneur repousse; le bruit s'en répandroit, l'apparence suffiroit pour m'arracher l'estime des parens et des amis de ma famille, et je mourrois de honte et de douleur pour avoir voulu éviter une mort plus prompte et moins cruelle. J... ne répondit point; il fit un geste de colère, et sortit en fermant la chambre à double tour. Depuis onze heures j'étois chez H*, et depuis le départ du général je

ne vis paroître personne. Dix heures du soir ! et pas un être ne vient m'instruire de mon sort. Une réflexion subite me fit frémir : si H* vouloit profiter des ombres de la nuit pour accomplir des desseins criminels ? pourquoi me tient-il prisonnière dans sa propre chambre ? que signifie le profond silence qui règne autour de moi ?... J'ouvre la fenêtre doucement. J'étois sans lumière : un premier étage assez bas, l'obscurité de la nuit, une rue assez déserte, car cette chambre donnoit sur un derrière : fuir ! voilà mon unique idée... Je cours au lit, j'en arrache un drap, je le noue fortement au balcon, et je me laisse glisser sans accident dans la rue ; je cours de toutes mes forces sans savoir où je vais ; lorsque je me crois assez éloignée, je m'arrête pour réfléchir. Les portes de la ville sont

fermées, je ne connois pas une âme dans A*; dès que ma fuite sera connue, nul moyen ne sera négligé pour me retrouver, la première patrouille qui me rencontrera sans feu, me conduira chez le commandant de la place. (A* étoit en état de siége: passé l'heure de la retraite aucune personne ne pouvoit sortir sans lumière.) Je me souvins que vers la porte de la ville, qui conduit au P* de C*, il y a une maison un peu isolée des autres, qui a été consumée par le feu jusqu'aux fondemens, et dont les quatre murs sont seuls restés entiers : ses décombres peuvent me dérober aux poursuites. Je m'oriente, je reconnois la route, je volois, le moindre bruit me causoit une sueur froide; j'eus le bonheur de ne faire aucune mauvaise rencontre jusqu'à la maison brûlée. J'avois remarqué,

lorsque je passai devant elle, avec mon frère, quelques jours avant, que le feu avoit fait une profonde excavation au milieu : c'étoit dans ce trou que j'avois résolu de me réfugier. Par le moyen d'une poutre dont un bout atteignoit le fond, je me laissai glisser jusqu'au bas du précipice, lequel avoit bien douze pieds, sans calculer comment je remonterois ensuite : je n'étois alors occupée que du danger que je fuyois. Mais lorsque je fus descendue dans cet antre ténébreux, et qu'assise sur la terre humide, j'eus repris un peu de calme, une frayeur d'une autre espèce me rendit horrible ma nouvelle position : comment sortir de ce tombeau pendant le jour sans être arrêtée et reconnue? Supposons que je puisse atteindre les portes de la ville sans accident, mon signalement

n'est-il pas donné aux troupes qui les gardent ? ne mettra-t on pas des gendarmes sur mes traces ? Si je reste dans ces décombres, la faim, l'horrible faim que j'éprouve déjà, l'humidité enfin ne termineront-ils pas bientôt ma vie et mes infortunes ? hélas ! je n'avois donc échappé à la mort que pour en rencontrer une plus lente et plus affreuse ? Je l'avouerai, le silence qui régnoit autour de moi, et qui n'étoit troublé que par les cris des oiseaux de nuit, seuls habitans de ces ruines, me pénétra d'horreur : mes yeux troublés par les fantômes de mon imagination affoiblie, perçoient la sombre nuit et leur présentoient mille images hideuses ; je fis quelques efforts pour remonter ; ma foiblesse étoit trop grande ; ils furent impuissans ; des réflexions plus sages me firent renoncer à ce

dessein, qui sans doute m'eût perdue. Rendue à la raison, je parcourus mon étroit asile; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que cette ouverture conduisoit par une pente douce à des caves immenses qui paroissoient dépendre de la maison brûlée. Je parcourus à tâtons un espace assez long; après quelques sinuosités, je crus entrevoir dans le lointain une foible lumière; mon imagination déjà blessée me présenta mille dangers plus horribles les uns que les autres; je tombai à genoux en implorant le ciel; l'égarement où j'étois me fit parler haut, aussitôt j'entends le bruit de pas précipités : un grand homme armé d'un sabre, deux pistolets à la ceinture, une lampe dans l'autre main, se lance vers moi. Un cri m'échappe et je reste évanouie sur la place. Lorsque je repris mes sens,

je jetai des regards effrayés autour de moi ; j'étois couchée sur la paille dans une cave étroite, éclairée par une lampe ; un jeune homme, d'une figure céleste, étoit assis à terre et soutenoit ma tête affoiblie ; il poussa un cri de joie lorsque j'ouvris les yeux. Où suis-je, hélas ! dis-je d'une voix foible ? — Rassurez-vous infortunée, vous êtes avec un ami : calmez votre effroi. — Qui êtes-vous ? repris-je en lefixant avec admiration. (Il étoit impossible de trouver une plus belle tête et des yeux plus doux.) Quel hasard, ou quel malheur a pu vous conduire dans cet affreux tombeau ? Avant de vous répondre, reprit l'inconnu, il faut rappeler vos forces ; j'ai peu de chose à vous offrir ; mais ces simples mets suffiront pour vous ranimer ; il me présenta quelques fruits, du pain grossier et

du vin. J'avois un pressant besoin de manger, et ce léger repas pris avec prudence, me remit entièrement. Sans doute, continuai-je après, vous êtes aussi une des millions de victimes qui fuient la persécution ? — Vous ne vous trompez point. Existe-t-il un seul ami des lois dont la tête ne soit proscrite? O ma patrie! le crime plane sur toi, il triomphe; la vertu baisse lâchement la tête, et semble la tendre à ses bourreaux; mais vous, madame, si jeune et si belle, la persécution a-t-elle pu vous atteindre? ah! de grâce, ne me laissez pas ignorer les motifs qui ont pu vous guider dans cet asile ténébreux? Je ne voulus point différer de satisfaire une curiosité qui ne paroissoit naître que de l'intérêt; je conviendrai qu'en toute autre circonstance il y auroit eu de l'imprudence à lui ouvrir mon âme

si légèrement ; mais l'étrange position où nous nous trouvions, la noblesse de ses manières, la douceur de ses traits, la mélancolie empreinte sur son front, tout m'entraîna vers lui ; je sentis une satisfaction intérieure à lui prouver que je n'étois pas indigne de son estime. Je lui fis donc sans réserve la confidence entière de mon nom, de ma naissance et de mes malheurs. Comment, me dit-il, (lorsque j'eus finis ma longue narration,) vous êtes la fille du respectable marquis de Tres... ? j'ai eu l'honneur de le voir à Paris, chez M. le prince de Condé, qui en faisoit le plus grand cas. Je vous félicite d'avoir eu tel un père, et je sens la douleur que doit vous causer sa perte : tant de vertus méritoient un meilleur sort. Nous nous attendrîmes sur des souvenirs toujours

nouveaux et cruels, et l'inconnu commença ainsi son histoire.

HISTOIRE

DU COMTE DE MERIGNAC.

Je m'appelle Alban de Mérignac. Mes ancêtres se sont tous illustrés dans le militaire : mon père étoit lieutenant-général des armées du roi, et avoit été honoré du cordon rouge. Fatigué de l'éclat des cours, il se retira en Bretagne, lieu de sa naissance, où il avoit des biens considérables; il n'avoit que moi d'enfant, aussi ne négligeoit-il rien pour mon éducation. J'eus le malheur de le perdre à l'époque de la convocation des états-généraux ; mes regrets furent sincères, mon père méritoit à tous égards mon respect et mon amour;

il avoit été mon ami, mon instituteur; j'avoue, avec orgueil, que je lui dois le peu que je vaux, et les principes d'honneur qui seront toute ma vie la base de ma conduite. J'avois alors vingt ans, mes études étoient terminées : ma mère avoit un grand caractère; elle étoit douée d'une force d'âme au-dessus des coups de l'adversité; elle résolut de m'envoyer à Paris, examiner les causes et les effets de la révolution qui marchoit déjà d'un pas assez hardi; elle vouloit que je prisse, d'après mes propres observations, le parti qui me conviendroit le mieux : quelle que fût son opinion sur les événemens, elle ne vouloit en rien influencer la mienne. Je partis avec plaisir, et descendis à Paris chez le vieux maréchal de Ma**, l'homme le plus vertueux que j'aie connu; son épouse, qui avoit trente

ans

ans de moins que lui, étoit un chef-d'œuvre d'esprit et de sagesse; elle avoit pour son vieil époux les soins les plus touchans et les attentions les plus délicates : c'est un hommage que je rends à la vérité. Madame la maréchale de Ma** fut un exemple de vertu bien rare alors à la cour; aussi madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, princesse elle-même très-vertueuse, l'estima-t-elle beaucoup; enfin la plus noire calomnie n'a pu l'atteindre.

Je fus accueillie par ces dignes époux avec une aménité toute charmante, et pendant mon séjour à Paris, je ne les quittai plus. M. le maréchal me menoit avec lui à Versailles, où son service l'obligeoit de résider souvent; il avoit son appartement au château, et j'y logeois avec lui. Il me présenta à la famille royale, dont j'eus tout

lieu de me louer. Le roi me dit des choses fort gracieuses sur la noblesse de Bretagne, dont j'avois l'honneur de faire partie. Je fus enchanté de son urbanité : l'affabilité est le plus bel ornement des princes : lorsqu'ils s'en servent à propos, ils sont sûrs de subjuguer tous les cœurs. J'eus bientôt formé plusieurs liaisons agréables, principalement dans la garde du roi. Varicourt, Miomandre, Savonnières, devinrent mes véritables amis. J'étois à Versailles aux 5 et 6 octobre 1789, lors du massacre de cette troupe fidèle. Je manquai d'être assassiné en arrachant le comte de S*, brave officier, des mains d'une populace effrénée; déjà plusieurs furieux avoient tourné leur rage contre moi ; j'avois la main blessée d'un coup de pique ; ils m'avoient terrassé; j'allois avoir la tête coupée, lorsqu'un

détachement de la garde nationale parisienne me délivra : c'est à la fermeté d'un brave officier qui le commandoit, que je dus la vie que ces cannibales alloient m'arracher. Je regagnai avec bien de la peine l'appartement de M. de Ma**, qui me pria de le suivre chez le roi, où nous trouvâmes la famille réunie avec quelques amis fidèles. Le roi paroissoit calme, et ne s'occupoit que du danger des autres ; la consternation se peignoit sur toutes les figures, et régnoit dans tous les cœurs. Le comte de S* entra et se précipita dans mes bras sitôt qu'il me vit : Sire, dit-il au roi, je dois le jour à ce brave Breton ; il s'est exposé lui-même pour vous conserver un fidèle serviteur ; vous le voyez, il est blessé. Le roi exigea des détails ; il donna beaucoup trop de louanges à une action

très-naturelle. M. de Ma**, auquel je n'avois rien dit, me pressa contre son cœur et m'embrassa tendrement. Je ne vous détaillerai point les événemens des 5 et 6 octobre, et leur résultat ; personne ne les ignore : plusieurs gardes-du-corps furent massacrés impitoyablement, entre autres les braves Miomandre et Deshutes ; ils n'eurent que le temps de crier à la reine de se sauver ; ils furent massacrés à la porte qu'ils défendoient. Lorsque la cour eut décidé, conjointement avec l'assemblée nationale, que le roi partiroit pour Paris, je pris les devants pour ne pas faire partie de ce triste cortége. En effet, les têtes des gardes portées au bout des piques ; ceux qui, le désespoir dans l'âme, suivoient à pied les tristes restes de leurs camarades ; la joie féroce de cette populace ; le roi

et sa famille, entourés d'une foule qui entravoit la marche de leur voiture et sembloit les conduire à la mort, formoient un tableau aussi étonnant qu'horrible. Le roi fut déposé aux Tuilleries; c'est alors que la révolution prit des caractères plus prononcés; l'émigration n'eut plus de bornes: cette fausse mesure de la noblesse ôtoit tous les jours à la monarchie quelques-uns de ses partisans. En vain M. le maréchal de Ma** leur crioit-il: Réunissons-nous autour du trône, c'est là notre place; si nous l'abandonnons, on lui portera des coups certains; ne comptons point sur des secours étrangers, nos bras réunis suffiront. Hélas! semblable à la Cassandre des Troyens, il ne fut pas écouté. Un zèle mal entendu conduisit les plus fermes appuis de la couronne hors de la France. Louis

XVI, foible et mal guidé, succomba et la monarchie disparut. Les principes du maréchal de Ma** germèrent dans mon cœur ; et malgré l'ardeur de la jeunesse, qui me faisoit haïr l'oisiveté, je résolus de ne point quitter ma patrie. Le roi prit la fuite, projet mal combiné et plus mal exécuté ; il fut arrêté à Varennes, ramené à Paris, avec trois de ses gardes, Magniant, Maldan, et Valori, attachés sur le siége de la voiture. Je m'attendois à quelque catastrophe, et rien n'égala la tranquillité de Paris ; mais c'étoit le sommeil du lion. Bientôt arriva la funeste journée du 10 août 1792. Le château des Tuilleries fut assiégé, les Suisses égorgés; le roi se livra lui-même, fut renfermé au Temple, et cinq mois après, il expira sur l'échafaud. Six mille personnes périrent

dans cette journée. Ma mère, effrayée des dangers que je courois, m'avoit sommé de retourner près d'elle. Le maréchal de Ma** et son épouse étoient à la prison du Luxembourg; je m'étois échappé assez adroitement de son hôtel, et j'avois trouvé un asile chez un honnête marchand, chez lequel je me fournissois ordinairement. Mais les nombreuses visites domiciliaires me faisoient redouter de le compromettre; je résolus, à tel prix que ce fût, de me procurer un passe-port pour retourner en Bretagne. La chose n'étoit pas facile, n'ayant aucun moyen pour cela; les barrières étoient fermées; tout noble soupçonné d'avoir participé au 10 août, étoit arrêté. J'avois lié connoissance, dans une fort aimable société où j'allois quelquefois, avec un ancien membre de l'assemblée cons-

tituante, nommé R* St. J* d'A*. Sa franchise et son air ouvert m'avoient séduit. Quoique nous n'eussions pas la même opinion, son mérite et ses talens ne m'avoient point échappé; je le savois capable de générosité; et si tous nos représentans lui eussent ressemblé, la France, en se régénérant, n'eût point vu couler tant de pleurs et de sang. Il étoit inquiété lui-même à cette époque, et comme moi réduit à se cacher: je connoissois son asile; et certain d'en être bien reçu, sachant d'ailleurs qu'il avoit conservé quelques véritables amis dans le sein de l'assemblée, je résolus d'aller à tout hasard lui confier mon embarras, et lui demander des conseils. Il me reçut parfaitement bien, me promit de faire agir ses amis pour me procurer un passe-port sans être exposé à être

arrêté. Monsieur, me dit-il, je vous sais gré de votre confiance; j'aurai un vrai plaisir à vous être utile; mais songez quels seroient mes regrets si le passe-port que je vais vous faire obtenir, vous facilitoit les moyens d'émigrer; non-seulement vous me compromettriez, mais j'aurois encore contribué à une démarche tout-à-fait en opposition avec mes principes. Je rassurai entièrement Mr. R* St* J* D*. Nous causâmes ensuite sur l'état présent des affaires; je lui peignis l'indignation que me causoient les moyens violens qu'on employoit; qu'au lieu d'améliorer on bouleversoit tout sans s'être pourvu de matériaux pour reconstruire. Mr. R* St. J* d'A* convint qu'on alloit beaucoup trop loin; que si l'on continuoit ainsi, bien loin de détruire les anciens abus, on anéantiroit tout-à-fait

l'état. Hélas ! ajouta-t-il, que peut une poignée de vrais républicains contre une foule immense de têtes chaudes et sans principes, qui se laisse guider par des Marat, des Robespierre, etc. ! tous nos efforts ne font que suspendre de temps à autre l'incendie; mais s'il se calme un moment, il se rallume plus vivement après; je tremble qu'il ne finisse par tout consumer. Je n'ai jamais été injuste envers les hommes qui pensoient autrement que moi; l'opinion est une propriété, je n'en ai jamais blâmé que l'excès. Je vis avec plaisir que Mr. R* St. J* d'A* n'étoit point exagéré, que ses vues étoient sages et dégagées de tout intérêt personnel, qu'il étoit enfin entièrement opposé aux projets sanguinaires de ceux qui régissoient tout alors au gré de leurs passions; il me pria de repasser

chez lui le surlendemain. Je m'y rendis avec empressement; il me remit d'un air satisfait un passe-port bien en règle. J'ai eu un peu de peine, me dit-il en souriant, d'autant plus que j'ai voulu vous éviter une présentation à la commune, où vous auriez éprouvé cinquante grossièretés du très-grossier Ch*. Il me fit plusieurs autres offres de services pour l'avenir; il me recommanda surtout de vivre tranquille au sein de ma famille, et de ne point oublier que j'étois né Français. Nous nous embrassâmes avec affection, et je le quittai, pénétré d'estime et de reconnoissance (1).

---

(1) Au moment où j'écris ces Mémoires, le citoyen R* St. J. d'A* est conseiller d'état. Son goût pour le travail, et de véritables

Je partis de Paris par la diligence. Dans ce moment-là, il falloit éviter

---

talens le rendent digne de cette place. Le gouvernement, et tous ceux qui ont à faire à lui sont de cet avis : combien le citoyen R* doit se féliciter aujourd'hui de la conduite qu'il a constamment tenue pendant la révolution ! A toutes les époques où la terreur a relevé la tête, il a été proscrit ; sans cesse il a combattu l'injustice et l'anarchie. Au 10 août 1792, Suleau fut tué parce qu'il fut pris pour le citoyen R*. Au 2 septembre suivant, il échappa par miracle aux assassins qui le cherchoient. Au 10 août 1793, singulier anniversaire, il fut mis en prison ; quelque temps après il devint libre sous la surveillance d'un gendarme. Quelle liberté ! On lui fit la grâce ensuite de le comprendre dans le mandat d'arrêt de Thouret, de Chapelier, et autres constituans qui furent guillotinés. Mais plus heureux, il s'échappa des mains des gendarmes, et trouva un asile sûr chez un limonadier. Le 14 novembre 1793, il fut

tout ce qui tient au luxe; la voiture étoit assez mal composée; il y avoit

---

mis hors la loi sur la proposition du député Legendre. Le citoyen R* changea d'asile, et et se réfugia dans une maison du cloître Notre-Dame, jusqu'à la mort de Robespierre. Avide de respirer un air pur, il se retira à Belleville. Le 13 vendémiaire an IV, de fatale mémoire, il fut arrêté comme ayant fait partie de l'insurrection parisienne contre la convention. Il dut sa liberté à Dupont de Nemours. Il partit ensuite pour l'Italie, et y resta jusqu'en l'an VI. Il suivit Bonaparte en Égypte, résida quelque temps à Malte, revint avec ce général, fut un des acteurs de cet heureux 18 brumaire, et fut enfin admis au conseil d'etat à l'instant de sa création. D'après ce court abrégé, qui est de la plus exacte véri é, on peut juger que le citoyen R* St. J. d'A* fut constamment en opposition avec les anarchistes, et que toutes les différentes persécutions dont il a eté la victime, au moment où ils sembloient

entr'autres un homme dont la figure atroce inspiroit le dégoût et la défiance. Il se nommoit Jourdan, et se disoit parent de Jourdan le Coupe-Tête, célèbre par les massacres d'A-

---

triompher, sont autant de brevets d'honneur qui fixeront sur lui l'opinion de la postérité. Il est de plus bon père, bon époux, et véritable ami, qualités précieuses, et malheureusement bien rares aujourd'hui. Je sens qu'il est des êtres qui me taxeront d'avoir quelques motifs secrets pour parler ainsi du citoyen R*: la vérité seule a guidé ma plume. Un homme d'état, lorsqu'il se conduit bien, seroit trop malheureux, si, pour prix de ses travaux pénibles, il ne recueilloit qu'un indifférent silence; l'approbation des honnêtes gens est sa plus douce récompense: elle l'encourage et le fortifie. La vérité n'est pas la flatterie; ne rendre justice à un homme qu'après sa mort, c'est n'être juste qu'à demi.

vignon; il se disoit aussi chargé d'une mission du gouvernement pour Or*. Il se proposoit d'aller en Bretagne, se promettant que son sabre, qu'il nommoit sa petite guillotine, décoleroit plus d'un noble Breton. Le citoyen Jourdan paroissoit aussi sot qu'insolent; il sembloit jouir de l'effroi que le récit de ses prouesses gravoit sur le front des timides voyageurs; il poussa même l'impudence jusqu'à exiger la visite de leurs papiers; aucun ne se fit prier. Jusque là je n'avois pas dit un mot; je me contentois de gémir en moi-même sur l'aveuglement d'un peuple qui croyant briser ses fers, les avoit rivés doublement, et se laissoit mener par des bêtes féroces qui, lasses de le conduire, finiroient par le dévorer. Mais lorsque Jourdan eut l'audace de requérir d'un ton d'autorité l'exhibition

de mon passe-port, m'appelant avec ironie, monsieur le gentilhomme breton, monsieur le sans-culotte, lui dis-je, jusqu'à présent je me suis contenté de fermer l'oreille au torrent d'injures que vous avez vomies contre les Bretons et la Bretagne; mais dans ce moment où vous vous adressez directement à moi, sachez que je n'ai point d'ordre à recevoir de vous; que vous n'avez aucun droit d'exiger mes papiers, et que vous ne les verrez point. Jourdan, peu satisfait de ma réponse, se permit quelques injures. Prenez garde, lui dis-je, les Bretons ont la tête chaude, et je pourrois bien jeter vous et votre petite guillotine par la portière. L'insolent fit tant de bruit, que fatigué de ses rodomontades, j'ouvris la voiture, et le saisissant par la crinière, je l'envoyai

mesurer le pavé à vingt pas de nous. La diligence alloit grand train : en vain le parent du Coupe-Tête crioit, et couroit en boitant; nous arrivâmes à la poste sans qu'il eût pu nous ratraper. Malgré la peur qu'inspiroit cet odieux personnage, les voyageurs ne pouvoient dissimuler le plaisir que leur causoit cette petite correction fraternelle. Lorsque le maître de poste sut mon aventure, il me conseilla de quitter la voiture et de partir à franc étrier pour éviter la vengeance de Jourdan. Cet homme est un scélérat, ajouta-t-il; il en est un autre à Or*, qui ne l'est pas moins; sur la dénonciation du premier, le second ne vous manquera pas. Malgré le dépit violent que me causoit l'idée de céder la place à cet odieux personnage, je sentis bien que la prudence dictoit ce conseil. Je

remerciai l'honnête homme qui me le donnoit. Je fis présent d'un louis au conducteur, l'engageant le jour qu'il passeroit à Tours, de venir m'avertir à l'auberge du Faisan, où je l'attendrois pour continuer ma route avec lui jusqu'à Nantes, où j'avois intention de prendre le courrier de la malle jusqu'à Rennes, et de là un cheval pour me rendre à la terre de ma mère, quelques lieues au-dessus. Je partis, et fis une extrême diligence, aussi arrivai-je à Tours excédé de fatigue. Tandis que je m'y repose, je veux, Madame, vous donner une juste idée de l'horreur que devoit m'inspirer ce Jourdan, en vous faisant l'abrégé de la vie de son parent, surnommé le Coupe-tête. Il est bon de dévoiler tous ces intrigans qui désolent leur pays sous l'apparence de le servir, qui, n'ayant rien à

perdre, ont tout à gagner au désordre. Je vais employer les mêmes expression d'un auteur bien connu et fort véridique, lequel avoit pris sur cet hommes des renseignemens certains.

Jouve, dit Malter, qui a pris le nom de Jourdan, est fils d'un cabaretier, d'un petit village auprès du Puy-en-Velay. Ses parens lui firent apprendre le métier de maréchal-ferrant, et le marièrent à l'âge de dix-huit ans. Mais il n'entroit pas dans l'esprit de Jouve de mener au village une vie honnête et tranquille. Il se destinoit à de plus grands exploits. Il partit, quitta sa femme et ses enfans, pour aller sur les frontières de la Savoie s'associer avec des contrebandiers. Il se distingua dans cette profession, c'est-à-dire, qu'il tua plusieurs employés. Ses succès furent traversés par un événement

dans lequel il auroit dû nécessairement perdre la vie, si la providence ne l'avoit réservé pour être le fléau d'un pays qui depuis long-temps étoit heureux. Un jour il fut attaqué à l'improviste; plusieurs de ses camarades furent tués, les autres prisonniers; lui seul eut l'adresse d'échapper en passant une rivière à la nage. Il se rendit dans un village du Velay, nommé Montfaucon, où il tomba dangereusement malade. On l'y découvrit : il fut arrêté et conduit dans les prisons de Valence. C'est là qu'ayant été duement atteint et convaincu d'avoir tué plusieurs personnes, un jugement le condamna à être rompu vif. On se disposoit à mettre ce jugement à exécution, lorsque la veille, par le moyen de quelque argent, Jouve parvint à s'échapper. Il fut errant pendant

quelque temps, sous le nom de Jourdan, et se réfugia dans le Comtat où il connoissoit plusieurs personnes. Là, comme partout, il se fit de mauvaises affaires, qui l'obligèrent à en sortir. Il se rendit à Paris, où il entra en qualité de maréchal-ferrant dans les écuries de M. le comte d'Artois, frère du roi : il en fut chassé, et se rendit au camp qui eut lieu, commandé par M. de Vaux. Il trouva moyen de faire quelques rapines avec lesquelles il revint à Paris, où, sous le nom de Jourdan, on le vit recommencer le métier de contrebandier. Arriva enfin la révolution du 14 juillet 1789. C'étoit le moment pour Jourdan de se signaler : aussi fut-il un de ceux qui incendièrent les barrières, qui escortèrent les malheureux Foulon et Berthier à la mort. Il fut enfin choisi

pour être un des acteurs de la fatale journée du 6 octobre. Il avoue lui-même avoir encore le sabre avec lequel il a décolé les infortunés gardes-du-corps. Le calme paroissoit rétabli à Paris; et la révolution d'Avignon, qui faisoit quelque bruit, sembloit ouvrir une nouvelle carrière aux crimes de Jourdan. Il part, et arrive à Avignon avec une somme considérable, au moyen de laquelle il parvient facilement à se faire des partisans. Il est initié dans tous les secrets de la faction avignonaise; et au départ de la horde qui a dévasté le Comtat, il est nommé l'un des chefs. Patrix, général, est assassiné par ses propres soldats; Jourdan est nommé pour le remplacer. Il signale son entrée dans le généralat par des atrocités. Il coupe, avec son sabre, les doigts du corps sanglant de son

prédécesseur, les met dans la bouche en forme de pipe, et se promène ainsi dans les rangs, comme pour faire voir qu'il étoit digne de la place qui lui étoit déférée. Personne n'ignore les crimes affreux dont il a couvert Avignon. Telle est en raccourci la vie de cette bête féroce, dont les cruautés ainsi que celles de sa horde, ont fait frémir tous les Français, excepté ceux qui les commandoient.

Le second jour de mon arrivée à Tours, mon conducteur de diligence vint me reprendre, et me fit un détail fidèle de la fureur de Jourdan, lorsqu'il ne me retrouva plus à la poste. Tout éclopé qu'il étoit, il vouloit courir après moi; mais on lui fit sentir qu'il couroit risque d'être culbuté de cheval comme il l'avoit été de la voiture. Les assassins sont

lâches; aussi prit-il le parti de remonter en diligence. Mais arrivé à Or* il fit sa dénonciation ; n'ayant point l'homme, on prit ses malles ; heureusement qu'elles ne contenoient aucuns papiers qui pussent me compromettre. Je fus très-satisfait d'avoir eu l'idée de déposer dans mon portemanteau mon porte-feuille, mon argent et mes bijoux : je me consolai de la perte du reste. Je parvins sans autre accident jusqu'à la terre où je croyois trouver ma mère. Il étoit neuf heures du soir lorsque j'arrivai au château. Comment exprimer ma rage, lorsque mes domestiques m'apprirent en pleurant, que madame de Mérignac étoit, depuis huit jours, dans les prisons de Rennes, et que les scellés étoient au château! Mon séjour de près de quatre ans à Paris; quelques lettres interceptées, où je

parlois

parlois assez cavalièrement sur plusieurs meneurs, nommément Robespierre, étoient le motif de son arrestation. L'ordre étoit donné de s'emparer de ma personne aussitôt mon retour chez moi, qu'on savoit être prochain. Tout le monde ignoroit mon arrivée. Je recommandai le silence à mes fidèles serviteurs. Après m'être barbouillé la figure, et avoir endossé un habit de paysan, je me rendis à onze heures du soir au château de M. Koe*, un des meilleurs amis de ma famille, et des plus braves gentilshommes de la province. Je le connoissois homme de tête et d'un excellent conseil. J'eus beaucoup de peine à parvenir jusqu'à lui. Mes instances forcèrent le portier à l'aller avertir. Il me laissa chez lui, paroissant décidé à ce que je ne pénétrasse pas plus loin. M. de Koe*, ayant ses

raisons, vint m'y trouver. Je me précipitai dans ses bras en me nommant, car je n'étois pas reconnoissable sous mon déguisement. Il parut ravi de me revoir. Il m'entraîna avec vivacité jusque dans son cabinet, où je trouvai réunis douze des plus riches propriétaires du pays. Surpris d'un tel rassemblement, et à pareille heure, je reculai quelques pas en arrière. M. de Koe* me retint, et m'apprit que ces gentilshommes étoient chez lui pour nos intérêts communs, et que je pouvois compter sur leur discrétion. Ils m'embrassèrent tous, et me prièrent de leur donner des détails sur la position où j'avois laissé la capitale. Je leur dis tout ce que j'en savois. Après maintes et maintes réflexions, M. Koe* prit ainsi la parole, en s'adressant à moi : Vous ne pouvez ignorer, mon cher

de Mérignac, les progrès extraordinaires de l'armée vendéenne, sous les ordres de messieurs d'Elbée, de Lescures, de Beauchamps, de la Roche-Jacquelin, Stofflet et Charrette. Plusieurs villes sont en leur pouvoir. La rive droite de la Loire, honteuse de son oisiveté, voudroit suivre le même exemple ; que ses habitans soient assurés de chefs braves et de munitions, ils n'hésiteront plus à prendre les armes. Convaincus de leurs intentions, nous nous réunissons ici toutes les nuits pour mûrir notre projet et le conduire au point qu'il faut saisir. Notre plan est calqué sur celui de M. de la Rouairie; il n'en fut jamais de meilleur. Comme l'affaire de la Rouairie, tel bruit qu'elle ait fait, peut ne vous être pas aussi bien connue qu'à nous, je vais vous en donner quelques détails.

M. de la Rouairie, homme ferme et courageux, étoit né pour faire ce qu'on appelle un excellent chef de parti. Beaucoup d'énergie, ne se rebutant jamais des obstacles, et marchant toujours à son but. Il s'illustra dans la dernière guerre d'Amérique, sous le nom du colonel Armant. A la paix de 1783, il revint à Saint-Malo, sa patrie. La révolution ranima sa valeur inquiète, et lui fit naître de nouvelles idées. Il résolut de faire prendre les armes à tous les habitans des cantons qu'embrasse ce qu'on appelle le clos Poulet, jusqu'à Château-Richet, du côté de la mer. Ne voulant point recourir aux puissances étrangères, les fonds nécessaires furent prélevés sur des donations particulières, et il n'étoit guère de propriétaires qui ne contribuassent à remplir la caisse des-

tinée à cet usage. Quatre personnes étoient seules dans le principal secret. Une urne de verre renfermoit tous les papiers relatifs au plan, entre autres, les actes de donations des différentes sommes à percevoir lorsqu'il seroit temps d'exécuter et de lever l'étendard de la révolte. Cette urne étoit déposée chez M. Desiles; mais un nommé Ch**, ci-devant chirurgien de Monsieur, frère du roi, et l'un des conjurés, découvrit tout au gouvernement au moment de la retraite des Prussiens des plaines de Champagne. Vous savez tout ce qui s'est passé au camp de la Lune, et que Louis XVI écrivit au roi de Prusse pour l'engager à rétrograder. La maladie épidémique qui régnoit dans l'armée, n'avoit pas peu contribué à cette mesure qui suspendit les projets de la Rouerie. Aussitôt après

la dénonciation de Ch**, on vint fouiller chez M. Désiles, qui n'eut que le temps de se réfugier en Angleterre. L'urne fut trouvée, et les papiers qu'elle contenoit compromirent un grand nombre de personnes, dont plusieurs furent guillotinées. M. de la Rouerie eut le bonheur de se sauver, et mourut dans le lieu de sa retraite. Il est certain que la paix avec le roi de Prusse étoit un rude coup porté à ses projets, car l'armée française n'étant plus occupée en Champagne, auroit été bientôt dirigée vers le pays qu'il eût insurgé. Il est vrai qu'il auroit fait son explosion de concert avec la Vendée, et qu'alors il eût offert une masse assez imposante pour repousser tous les efforts de ses ennemis. C'est donc sur les principes de Mr. de la Rouerie que nous voulons

réunir sous les mêmes bannières tous les mécontens de la Bretagne, dont il existe déjà des petits pelotons partiels. La Vendée battue quelquefois, mais toujours formidable et souvent triomphante, doit nous servir d'exemple. Nous sommes ici douze propriétaires, tous sûrs de chacun de nos cantons. La Normandie n'hésitera point à s'unir à nos travaux ; nous sommes sûrs aussi du Morbihan, des Côtes du Nord, de l'Ile et Vilaine, etc. Des magasins souterrains recèlent des armes et des munitions ; un fonds d'argent considérable est mis en réserve pour les premières dépenses. Nous aurions déjà éclaté, mais nous ne voulons rien donner au hasard ; nous voulons attendre que quelque échec plus grave ait porté le désordre et la frayeur dans le cœur de nos ennemis. C'est alors que de concert

avec les Vendéens, et réunissant nos efforts et nos moyens, nous parviendrons à les terrasser. Une fois triomphans, nous marcherons sur Paris ; nous releverons les débris dispersés du trône; nous rendrons à la liberté tant de victimes infortunées; et par une amnistie généreuse, nous ferons voir à ceux qui bouleversent leur patrie, que ce n'est point régner que de régner sur des cadavres. Pour vous, mon cher de Mérignac, le nom de votre père est encore cher au souvenir de vos anciens vassaux ; volez chez tous les bons habitans de vos campagnes, ranimez leur espoir, élevez leurs cœurs, armez leurs bras, ordonnez-leur le silence, et surtout d'être fidèles au mot de ralliement qui leur sera donné. Voilà, mon ami, mes desseins. Nous avons tous juré de mourir ou de vaincre au

poste que nous nous sommes désignés. Nos amis, nos parens gémissent dans le fond des cachots, leurs cris retentissent jusqu'à nos cœurs, l'échafaud s'abreuve tous les jours de leur sang. Serons-nous spectateurs indifférens de tant d'atrocités? Votre mère, mon cher de Mérignac, votre respectable mère languit elle-même dans les fers, votre liberté est menacée, prononcez donc le serment sacré d'être fidèle à la juste cause que nous avons juré de défendre. Je le jure, m'écriai-je avec feu, en élevant mon bras et mes yeux vers le ciel que je prenois à témoin; je le jure par les mânes de mon vertueux père, par celles de tant de victimes infortunées, et par l'honneur qui m'est plus cher que la vie. Alors, par un mouvement spontané, tous ces braves Bretons me serrèrent dans leurs bras. Il fut

convenu que je passerois les nuits chez M. de Koe*, et que le jour j'irois, sous divers déguisemens, parcourir les campagnes adjacentes à mes possessions, et m'assurer de tous les hommes dans le cas de porter les armes. En huit jours de temps j'en avois réuni un nombre assez considérable; et lorsque toutes nos mesures furent bien prises, nos conjurés me députèrent vers M. de Charrette, pour l'instruire de notre plan, et agir de concert avec lui et Stofflet. Je me rendis à son camp, et le premier objet qui frappa mes yeux, fut ma respectable mère, qui s'étoit échappée des prisons de Rennes, par le moyen d'une femme qui servoit les prisonnières. Ma mère ne trouvant point de sûreté à rester cachée dans les environs, avoit pris le courageux parti de se rendre au quartier-

général de Charrette, où elle arriva déguisée en paysanne, après une marche aussi pénible que dangereuse. Je ne vous peindrai pas notre joie et nos embrassemens : on sent bien mieux qu'on n'exprime. M. de Charrette applaudit beaucoup au plan que je lui communiquai. Il exigea que je partisse pour l'armée de Stofflet, désirant qu'il en fût instruit par moi-même. Il me remit ses instructions et un guide, et je fus bientôt dans la haute Vendée. Ce général fut aussi satisfait que l'autre, et me remit de nouvelles notes que je joignis aux premières. Ne voulant point repasser par la même route, et curieux d'examiner la rive droite et d'en connoître l'esprit, je repassai la Loire. Je fis une grande imprudence, je l'ai payée cher. Je fus arrêté par une troupe de gendarmes au moment où j'allois entrer

dans le village de V*. Je n'eus que le temps de jeter mes papiers dans un fossé bourbeux. On s'empara de ma personne; et une lettre, (heureusement insignifiante) qu'on trouva sur moi, instruisit de mon rang et de mon nom. Ma qualité juroit avec mon humble costume. On me lia les bras, on m'attacha à la queue d'un cheval, et j'arrivai à A* de cette manière humiliante. J'étois au désespoir. Je sentois que mon imprudence alloit porter la frayeur et l'incertitude dans le cœur de nos conjurés; qu'apprenant mon arrestation, ils croiroient leurs papiers saisis, et peut-être sur ce simple soupçon prendroient-ils la fuite. On m'enferma dans une étroite prison avec dix-sept autres malheureux. J'y ai gémi trois mois dans cette inquiétude affreuse. Enfin j'appris, il y a quinze

jours que nous devions être transférés à Paris. Cette mesure m'effraya autant qu'elle me surprit. J'eus le bonheur d'attendrir un des soldats de la garde de la prison : il me procura les outils nécessaires pour forcer les barreaux et les grilles de ma fenêtre. Nous nous évadâmes au nombre de dix-huit. Après avoir escaladé un grand mur, nous nous trouvâmes tous en liberté au milieu de la nuit, mais sans pouvoir sortir de la ville. Chacun prit un chemin différent et se retira chez des amis Mon libérateur me conduisit dans ces caves dont il connoissoit la sûreté. Voilà dix jours que j'y suis, attendant avec impatience l'occasion d'en sortir sans risque. D'Elbien, ce brave soldat, m'a conseillé de laisser passer la première fureur des recherches ; malgré le danger que court ce bon

d'Elbien, il ne passe pas une soirée sans venir m'apporter des secours et des consolations. Ce soir il venoit de me quitter, il y avoit bien deux heures, lorsque le bruit de quelques pas, des sons confus me firent penser que j'étois découvert. Résolu de vendre cher ma liberté et ma vie, je pris mes armes et m'élançai hors de ma prison; mais jugez de ma surprise et de mon attendrissement, lorsqu'au lieu de l'ennemi que je voulois immoler, je ne vis qu'une femme évanouie, dont le désordre annonçoit l'état de son âme. Je vous pris dans mes bras et vous déposai dans ce caveau ; j'employai tous mes soins pour vous rendre à la vie : ils furent long-temps infructueux ; je commençois à désespérer, lorsqu'un soupir, que vous laissâtes échapper, me rendit l'espoir; enfin

vous ouvrîtes les yeux, et j'avoue que je jouis à présent du seul moment de satisfaction que j'aie goûté depuis le jour où j'ai pressé ma mère sur mon cœur. »

Tel fut le récit du comte de Mérignac. Tous les deux incertains de l'avenir, renfermés tous les deux dans le sein de la terre, nous trouvâmes un adoucissement à nos maux dans l'épanchement sincère de nos cœurs. J'étois si accablée de fatigue, que mon compagnon d'infortune exigea que je prisse du repos. De la paille et une couverture de laine pliée en deux, tel fut mon lit. Le manteau du comte lui servit de matelas, et une pierre d'oreiller. Nous dormîmes aussi bien que si nous eussions reposé sur de l'édredon. Je me réveillai fort tard le lendemain, rafraîchie au moral et au physique.

En ouvrant les yeux, je vis le comte déjà debout, les mains appuyées sur son front : il me regardoit fixément et d'un air inquiet. — Vous êtes bien mal? me dit il, d'une voix touchante; il est impossible que votre sommeil ait été paisible. — Je l'assurai que j'avois parfaitement dormi. Y a-t-il long-temps que vous êtes éveillé? lui dis-je. — Oui, et je ne m'en plains pas, car je jouissois du plaisir de vous admirer en liberté : je réfléchissois aussi sur le moyen de vous arracher de ce lieu, où vous manquez de toutes les nécessités de la vie. Avant que vous y vinssiez, j'avois le courage de supporter les privations; mais à présent je n'en ai plus s'il faut vous voir souffrir! — Ah! ne me plaignez pas, je suis plus heureuse qu'hier. — Est-il vrai, belle Stéphanie?.... Il n'acheva pas, mais

il pressa une de mes mains contre son cœur. Je rougis, et ne voulant pas qu'il interprétât mes paroles, j'ajoutai : — Sans ce souterrain, ne serois-je pas dans les fers? — Il deviendroit un palais pour moi, si vous y trouviez ce que votre cœur désire! — Je ne voulois qu'y fuir des bourreaux, et j'y trouve un ami. — Un ami! oh, oui! j'en atteste le ciel, et pour la vie. Je fus curieuse de parcourir les caves voisines de la nôtre : je pris une lanterne, mon compagnon d'infortune ses armes, et nous commençâmes la tournée. Nous vîmes des souterrains immenses, et arrivâmes bientôt à une espèce de corridor assez large au commencement, mais qui devenoit plus étroit à mesure que nous avancions; il alloit toujours en serpentant, et nous conduisit enfin, après une marche fort

longue, à une porte si basse et si étroite, qu'une seule personne sembloit à peine pouvoir y passer en rampant. Je ne concevois pas où elle pouvoit donner; la serrure ne paroissoit pas bien solide; M. de Mérignac vouloit la briser, je le détournai de ce dessein. Dans l'incertitude du lieu où aboutissoit cette porte, devions-nous nous exposer à quelque fâcheuse aventure? le bruit ne pouvoit-il pas nous trahir? Nous retournâmes à notre caveau, ayant perdu le peu de sécurité qui nous restoit. Nous répétions sans cesse, « cette porte donne sans doute dans les caves d'une autre maison; si quelqu'un en a la clef, nous serons surpris au premier instant. » Ces tristes pensées nous tourmentèrent toute la journée. Je brûlois de voir arriver d'Elbien; je voulois le prier de remettre à Mr.

Berthier une lettre, par laquelle je l'instruisois du lieu où j'étois cachée ; car M. Berthier pouvoit trouver l'occasion de le faire savoir à mon frère ; il pouvoit même m'aider à sortir d'A*. M. de Mérignac désiroit aussi son arrivée afin de me procurer quelques livres, de meilleurs mets, et un habit plus chaud qui pût me préserver de l'humidité du lieu. Tous mes effets étoient restés à l'auberge, du moins ceux que j'avois achetés en route, car j'étois sortie de l'hôtel de Tres... avec ce que j'avois sur le corps; heureusement j'avois l'habitude de porter sur moi ma bourse, ma bague et mon précieux médaillon. Mérignac n'avoit point d'argent ; les gendarmes l'avoient dépouillé : je remerciai le ciel de ce que j'avois sauvé, puisque je pouvois le partager avec lui : je voyois bien que j'avois

fait une vive impression sur son cœur. Je l'avoue, pour la première fois je sentois les atteintes de cette passion qu'on nomme amour : un penchant insurmontable m'entraînoit vers Mérignac ; j'oubliois près de lui mes inquiétudes et mes malheurs. L'étonnante conformité de notre sort, notre naissance, nos opinions, tout me disoit que nous étions nés l'un pour l'autre (1). O premiers momens de l'amour ! que

---

(1) J'entends le lecteur s'écrier : Encore un coup de sympathie : c'est du roman tout pur ! L'infortuné avoit préparé le cœur de Stéphanie; le sentiment confus qu'elle avoit éprouvé pour son frère avant qu'elle connût les liens qui les unissoient, lui avoit fait faire le premier pas vers l'amour, sans pourtant s'en être rendu compte. Il ne lui manquoit qu'un objet digne de le lui faire

vous êtes délicieux ! vous embellissez tout, et vous laissez encore de précieux souvenis à la vieillesse ! Vers dix heures du soir, (car nous pouvions calculer le temps, Mérignac avoit prié d'Elbien de lui laisser sa montre pour compter les heures de son retour,) nous entendîmes frap-

---

connoître. Mais au fond d'un souterrain, abandonnée de l'univers entier, ne voyant que le désespoir et la mort, elle trouve un homme charmant, malheureux comme elle, qui la plaint, la console, et fortifie son courage. Stéphanie a dix-sept ans ; elle sent tout le prix de l'appui qui se présente à elle ; elle voit qu'elle est aimée, et Stéphanie aime ce qu'elle trouve fait pour l'être. Combien de milliers de femmes n'ont pas de si bonnes raisons à donner pour justifier leurs choix, et la légèreté avec laquelle elles forment leurs liaisons !

per des mains, c'étoit le signal ordinaire du bienfaiteur qui vouloit éviter les surprises à son ami. Mérignac vola au-devant du soldat généreux pour guider sa marche dans les ténèbres : il arrivoit toujours chargé de vivres. D'Elbien recula de surprise en m'apercevant. — Diable, diable! dit-il, et où avez-vous trouvé ce joli recrut? Nous le mîmes au fait. — Diable! diable, dit-il encore, en se frottant le front, il faut travailler sans delai à sortir de ce trou; ce séjour est trop malsain pour une belle dame. Ah! si j'avois assez d'argent, je sais un excellent moyen pour vous faire sortir d'A**. — J'en ai, lui dis-je, en tirant ma bourse. Cent louis suffisent-ils? — Cinquante, c'est assez, je les prends. Ecoutez mon plan; j'acheterai deux chevaux, deux uniformes de gendarmes; de-

main au soir, à neuf heures, je vous apporterai les habits pour vous déguiser. Vous passerez tous deux les portes de la ville en disant hardiment: « gendarmes d'ordonnance. » On ne vous fera pas la moindre question; il en sort à toute heure de nuit et de jour, sans autre formalité, et cet uniforme est le meilleur passe-port que vous puissiez avoir. Une fois que vous aurez gagné la grande route, le reste sera votre affaire; car je ne pourrai plus rien pour vous que par mes vœux. » Nous approuvâmes le dessein de d'Elbien, malgré le danger que nous courions ensuite d'être fusillés par les gens de la campagne, dont l'horreur pour les gendarmes étoit inexprimable. Nous soupâmes avec le bon d'Elbien, des provisions qu'il nous avoit apportées; du vin passable, du pain frais, un mor-

ceau de viande froide; mets simples, que l'amitié et la confiance assaisonnèrent. D'Elbien étoit franc, gai, sensible, et ces trois vertus se peignoient sur sa figure, qui en empruntoit sa plus grande beauté. Il étoit bel homme, et ne s'en doutoit pas : il étoit bon, naturellement obligeant, et vous brusquoit lorsqu'on lui exprimoit sa reconnoissance. D'Elbien étoit le fils d'un honnête marchand de Tours; lorsque la révolution arriva, (autant par le désir de voyager, que parce qu'il goûtoit ses commencemens, qui cadroient avec les principes qu'il s'étoit formés,) il prit du service dans un régiment d'infanterie. D'Elbien étoit instruit, mais trop honnête homme pour se plier à ce qu'exigeoit de lui certain colonel qui lui fit perdre tout espoir d'avancement, il ne put sortir du grade de sergent,

sergent, dans un temps où on avançoit avec une rapidité extraordinaire: il s'en consola, persuadé qu'une épaulette ne l'auroit pas dédommagé de la perte de son repos; car les remords doivent l'ôter. Delbien se contenta de se bien battre, et de suivre exactement les ordres de ses chefs. Quelques-uns cependant lui répugnoient horriblement. Un jour on le commanda pour aller fusiller plusieurs femmes et vieillards dans la plaine de **. Son refus l'eût perdu; au moment de l'expédition, il se fit remplacer par un de ses camarades, pour lequel il se dépouilla de tout ce qu'il possédoit: un autre jour, dans un cas pareil, n'ayant plus rien à donner, et aucun soldat ne voulant remplir pour lui une fonction qui révoltoit tous les vrais soldats français, la troupe étant rangée, et les

victimes prêtes à recevoir le coup mortel, Delbien fit semblant de tomber évanoui : on l'emporta à la caserne, où il fut obligé de contrefaire quatre jours le malade, et d'avaler toutes les drogues que le chirurgien trompé lui ordonna. Delbien aimoit la république, mais il détestoit les crimes qui se commettoient en son nom : souvent obligé d'être de garde aux prisons, il ne laissoit jamais échapper l'occasion de consoler les malheureux qui y gémissoient. Je suis soldat et non bourreau, dit-il un jour à un de ses officiers qui lui reprochoit avec humeur les soins qu'il prenoit d'un Vendéen qu'il avoit fait prisonnier. — Tant que cet homme a résisté, j'ai combattu contre lui ; mais maintenant qu'il s'est rendu, je lui dois les soins de l'humanité. Les lâches seuls sont cruels. Un mois

de cachot fut la récompense de la leçon qu'il avoit donnée à son chef. Son père lui faisoit souvent passer de l'argent ; Delbien se refusoit les plus légères douceurs dans un état aussi pénible que celui de soldat. Il visitoit les hôpitaux dans lesquels amis et ennemis étoient entassés ; il prodiguoit le peu qu'il avoit aux uns et aux autres ; et lorsqu'il ne lui restoit plus rien, ce brave militaire ranimoit leur courage par des discours consolans et doux. Delbien, révolté de toutes les horreurs dont il étoit témoin, eut cent fois le désir de déserter ; mais il avoit fait le serment de vivre et de mourir pour la république. Pénétré du véritable honneur, il ne put se résoudre à passer pour un traître ; il dévora donc ses dégoûts, continua d'agir d'après ses principes, et eut le courage de rester

à son poste. Il vit en prison M. de Mérignac ; un sentiment de sympathie l'entraîna vers lui ; il oublia les dangers auxquels il s'exposoit en favorisant sa fuite ; il résolut de l'arracher à la mort ; l'intérêt ne le guidoit pas, puisque Mérignac ne possédoit rien ; Delbien guida ses pas vers le souterrain de la maison incendiée ; il l'y nourrissoit depuis quinze jours, se privant de tout, s'exposant à la mort pour sauver celui auquel il s'étoit attaché d'une manière aussi forte que surprenante. Lorsqu'il vit mes infortunes unies à celles de son ami, son zèle ne fit qu'augmenter ; il s'occupa la soirée entière à passer en revue tous les moyens possibles de nous arracher à l'état misérable où nous étions réduits. Il s'affligea de nos malheurs plus que nous-mêmes ; jamais je ne pus lui faire

accepter l'argent qu'il avoit déboursé pour Mérignac, et j'eus beaucoup de peine à obtenir grâce devant lui, pour une proposition qui avoit vivement blessé sa délicatesse, malgré celle que j'y avois mise moi-même. Je lui donnai un billet pour l'honnête M. Berthier : un crayon me servit de plume ; car nous étions dénués de tout. Je lui parlai de la porte qui nous avoit tant tourmenté. Il fut d'avis de ne rien tenter de ce côté. Nous conjurâmes le bon Delbien de ne pas manquer de venir le lendemain à neuf heures du soir : après que nous l'eûmes serré dans nos bras, il nous quitta pour s'occuper encore de nous. Que le lecteur pardonne à la reconnoissance, si je me suis longtemps étendu sur le compte de ce brave militaire ; mais il joue un si grand rôle dans cette histoire, que

je dois nécessairement le faire connoître. Il m'est si doux, hélas ! de reposer un instant mes idées sur un homme vertueux ; j'ai tant de scènes cruelles à retracer, tant de monstres à peindre, qu'il me semble qu'en parlant de mon bienfaiteur, retrouver des forces pour achever le récit de cette existence pénible qui s'est traînée si long-temps au milieu des maux les plus affreux. Mérignac et moi ne dormîmes pas cette nuit-là ; nous la passâmes à nous concerter sur ce que nous ferions au sortir d'A*. Le plus sûr étoit de nous réfugier dans l'armée de Stofflet ; le difficile étoit de passer la Loire ; mais nous espérions que M. Berthier nous en faciliteroit les moyens en gagnant quelque batelier. J'étois fort inquiète sur le sort de mon frère ; j'aurois donné la moitié de ma vie pour avoir de ses

nouvelles; je ne pouvois retenir mes larmes, lorsque je pensois que peut-être j'étois à jamais séparée de lui. Mérignac partageoit ma douleur; il cherchoit à l'adoucir par les espérances qu'il me donnoit; il se flattoit de le retrouver; il se faisoit l'idée la plus agréable de se lier avec lui, d'obtenir son estime et son amitié, de partager ses travaux, ses dangers, de remettre dans ses bras une sœur chérie. O Mérignac, que vous me deveniez cher, en me parlant ainsi! sans nous être avoués nos sentimens, nous les connoissions déjà; sans avoir prononcé le mot amour, nous en ressentions tous les feux; Mérignac m'aimoit, ses yeux me le disoient; et les miens, sans que j'y songeasse, lui en disoient autant. Je le dis et l'atteste aujourd'hui, je n'ai jamais chéri, idolâtré que Mérignac, et

Mérignac n'a jamais aimé que sa Stéphanie. Le malheur est le lien le plus sacré qui puisse unir deux êtres sensibles : si j'eusse connu mon amant dans le château de mes aïeux, entourée du faste et de l'opulence, peut-être eût-il fait sur mon cœur une impression moins profonde. Mais comment ne pas ressentir dans toute sa force un sentiment qui naît de l'infortune, du besoin qu'on a l'un de l'autre, des consolations réciproques, d'une réunion étonnante d'opinions et de malheurs? comment oublier des liens formés par l'adversité? Ah! lorsque Mérignac et moi osâmes enfin nous avouer le plus tendre amour, nous pensions bien qu'il seroit éternel. Grand Dieu! pourrions-nous jamais oublier le serment doux et sacré du souterrain? Nous étions ensemble, il est vrai;

mais nous n'attendions pas avec moins d'impatience l'heure qui devoit ramener notre ami. Hélas! elle arriva, et Delbien ne vint pas. Nous l'attendîmes en vain; ô quelle anxiété! quel obstacle pouvoit enchaîner ses pas? ô nuit horrible, passée dans toutes les angoisses de l'inquiétude! Le soir suivant il ne vint pas encore; les réflexions que nous faisions étoient si amères, que nous n'osions nous les communiquer. Privés des vivres qu'apportoit Delbien tous les soirs, nous nous trouvions dans l'impossibilité de nous en procurer. L'huile de notre lampe étoit finie, l'obscurité redoubloit l'horreur de notre position. Privés d'amis dans A*, le moment de notre sortie du souterrain, devenoit celui de notre arrestation, et d'une séparation sans doute éternelle. O nuit douloureuse! jamais

tu ne t'effaceras de mon souvenir! Assise à terre, la tête appuyée sur le sein de mon amant, le cœur déchiré, ne nous exprimant que par des soupirs, malheureux par le présent, effrayés de l'avenir; telle étoit notre situation. J'ignore combien de temps nous restâmes ainsi; nous ne pouvions plus calculer le temps; tout étoit ténèbres autour de nous; ce que je sais, c'est que nous n'avions rien mangé depuis bien des heures, et que j'étois exténuée de besoin. Le désespoir seul nous soutenoit encore. Mérignac résolut, à quelque prix que ce fût, de sortir de la maison incendiée. Je frémissois du danger qu'il alloit courir; je voulois le partager avec lui; il me conjuroit de rester, d'attendre le résultat de sa démarche. Au moment où il s'arrache de mes bras pour remonter l'ex-

cavation, nous entendons un bruit épouvantable; les pas de la cavalerie qui passe en courant; des coups de canon réitérés; une fusillade soutenue : je jette un cri d'effroi; Mérignac lève les mains au ciel et s'écrie : Nous somme sauvés; la ville est attaquée! Il saisit une grosse pierre, m'entraîne par une réflexion subite vers la porte dont j'ai déjà parlé; nous nous égarons d'abord, enfin nous la retrouvons. Mérignac, hors de lui-même, frappe de toute sa force, brise la serrure; la porte s'ouvre : quel spectacle s'offre à nos yeux! elle donnoit dans un fossé à sec et peu profond qui bordoit la grande route; nous le franchissons : mais les Républicains et les Vendéens en sont aux mains; la route est couverte de leurs débris sanglans; les uns fuient, les autres s'élancent dans

le plus fort de la mêlée; le feu dévore déjà les faubourgs d'A*; le carnage et la mort règnent de tous côtés; Mérignac se précipite avec moi vers les Vendéens; une troupe de Républicains nous entoure; Mérignac fait voler sur la poussière les premiers qui se présentent; il succombe à la force; on l'entraîne d'un côté et moi de l'autre. Je me débats vainement dans les bras de mes ravisseurs; mes cris appellent Mérignac et la mort; les flammes éclairoient cette scène d'horreur; un homme à cheval me tenoit devant lui, après m'avoir lié les mains. La vîtesse de notre marche me faisoit penser que je faisois, malgré moi, partie d'une déroute: nous arrivons enfin devant V*. Au jour, qui venoit de paroître, je considère mon conducteur: que vois-je?..... ô Dieu!

ma plume pourra-t-elle tracer cet odieux nom?..... c'étoit Sarlat, l'infâme Sarlat qui me tenoit dans ses bras..... j'étois en sa puissance! L'insulte à la bouche et le sourire ironique sur les lèvres, il osa m'annoncer la mort; il osa railler l'infortunée qu'il plongeoit dans l'abîme; je ne pus soutenir l'horreur de sa vue; épuisée déjà par la faim et la fatigue, je succombai à tant de maux. Revenue long-temps après à la vie et à la douleur, je me trouvai dans une chaloupe basinguée, qui faisoit route vers Nantes. Mes mains étoient libres; j'étois entourée de soldats dont la pitié se peignoit sur leurs figures; mon oppresseur paroissoit seul inaccessible à la compassion. — C'est un monstre, disoit-il à ces militaires; elle m'a fait assassiner par son amant; c'est une royaliste, une

émigrée dont la guillotine nous fera raison. Les soldats, gagnés par ses discours, cessèrent de s'intéresser à moi; ils se joignirent à ce monstre et m'accablèrent d'injures : j'étois presqu'insensible, et mes yeux étoient secs. Mais bientôt une troupe de Vendéens se porte sur les deux rives de la Loire, et fusille notre chaloupe qui se trouve entre deux feux. Plusieurs militaires tombent mourans à mes côtés ; leur sang réjaillit sur mes habits; mes cheveux se hérissent : Sarlat, furieux, me crie : — Ton triomphe sera court; si nous sommes vaincus, je te poignarde. — Dieu puissant, dis-je en moi-même, reçois mon dernier vœu : sauve Mérignac et mon frère, et pardonne à mon désespoir! — A ces mots, je passe par-dessus les cadavres, et m'élance dans la Loire. La nature plus forte

que le désir de mourir, combattit long-temps contre les flots; mais la lutte etoit trop disproportionnée : épuisée, suffoquée, l'univers disparut pour moi. Trois semaines se sont écoulées, lorsque je r'ouvre les yeux à la lumière, et que mes idées égarées se classent enfin dans ma tête affoiblie. Mes regards errans parcourent tout ce qui m'entoure; je suis au lit, dans une chambre rustique ; une femme jeune et belle semble veiller sur moi; elle jette un cri de joie au premier mot que je balbutie. — Elle est sauvée! s'écrie-t-elle, en s'élançant hors de la chambre. Mes idées sont encore confuses ; mais l'inconnue rentre avec un homme, et tout mon être se ranime en reconnoissant mon frère, mon cher Alphonse. (Car je laisse à jamais le nom Doutreville, qui rap-

pelleroit des souvenirs douloureux.) — Ma sœur, ma Stéphanie, dit-il, en se précipitant sur mon lit, que d'inquiétudes tu m'as donné! je désespérois de ta vie; c'est à cet ange (en me montrant la belle inconnue) que j'en dois la conservation; quelle reconnoissance ne lui dois-je pas! Attendrie, enchantée de voir mon frère, je n'avois de forces que pour sentir mon bonheur; je ne pouvois l'exprimer que par mes regards; je pressois les mains de l'inconnue, et je versois de douces larmes. Revenue de cette extase, je priai mon cher Alphonse de m'expliquer par quel miracle j'avois été tirée des eaux. Avec quelle surprise appris-je que j'étois depuis trois semaines au centre de l'armée de Stofflet! Craignant, dans l'état où j'étois réduite, qu'un plus long entretien ne nuisît à mon

rétablissement, la belle inconnue exigea qu'après avoir bu un bouillon, je goûtasse un instant de repos. Je cédai avec peine; je brûlois d'apprendre l'heureux événement qui me rendoit mon bien-aimé frère. Il fallut obéir à ma charmante garde-malade; quelques heures de sommeil me firent, il est vrai, beaucoup de bien. — O providence! qui mieux que moi connoît tes bienfaits! jamais tu n'abandonnas l'infortunée Stéphanie; les miracles que tu fis en ma faveur, ne sortiront jamais de mon cœur reconnoissant. Tu sais tirer du reptile venimeux, l'antidote du poison qu'il porte avec lui : de même, au milieu de l'abîme, tu me tendis toujours une main secourable; oui, toujours au sein de l'orage le plus effrayant, tu me fis trouver un abri protecteur! Oh! que je plains

celui qui ne reconnoît point un Dieu juste et miséricordieux ! il se prive de la plus douce des consolations : dans les maux de la vie, quel courage peut-il avoir ? à ses derniers momens, à qui peut-il recourir ? Pourquoi l'homme inconséquent désire-t-il que son nom vive dans la postérité, s'il est convaincu que son âme doit mourir pour l'éternité ? Non, je ne puis croire qu'il existe un véritable athée ; j'ai toujours jugé comme autant de fanfaronnades, les blasphêmes que de certains hommes se permettent contre la Divinité : l'amour-propre de passer pour esprits forts les a sans doute égarés. La L** lui-même, qui professe hautement l'athéisme, ne l'a d'abord fait que pour se singulariser et faire parler de lui à une époque où les talens ne suffisoient pas pour avoir une réputation : de-

puis la conversion subite de la H**, accompagnée de quelques ridicules, l'amour-propre enfin a empêché la L** de revenir sur ses pas : il ne veut pas sentir que lorsqu'on a eu une erreur dangereuse, il est bien plus noble de l'avouer que d'y persister. Tout le monde connoît le cœur de la L**, bon parent, bon ami, naturellement généreux ; le système odieux de l'athéisme est incompatible avec ses vertus. Si, par orgueil, il persiste à dire: Je suis athée, personne ne le croit plus; et je parierois que lui-même, dans le fond de son âme, donneroit toute sa fortune, pour perdre sans qu'il en coûtât rien à son amour-propre, la réputation qu'il s'est acquise pour sauver sa tête sous le règne de la terreur. Chacun sait qu'avant la révolution, la L** n'étoit connu que par ses talens en astronomie, lesquels

l'avoient rendu célèbre dans toute l'Europe. — La H**, le père de la littérature, a donné dans un autre excès; il ne fut pas malheureusement doué d'autant de caractère que de science; soit crainte ou ambition, il eut quelques bouffées révolutionnaires. — Hélas! pour les faire oublier, il s'est jeté à corps perdu dans un cagotisme outré. Il est beau de réparer ses torts, d'en faire un généreux aveu; mais l'excès en tout est ridicule, et des momeries ne sont pas la religion. Je demande pardon à ces deux hommes estimables sous tant d'autres rapports, si je me permets quelques réflexions; ma plume est trop foible pour les blesser, ma considération pour leurs talens, trop grande pour y penser : l'un et l'autre ont des droits à l'immortalité. La L** n'a pas besoin d'imiter Erostrate pour

y parvenir; depuis long-temps le ciel est ouvert pour lui, c'est à lui d'y marquer sa place.

A mon réveil, je retrouvai mon frère et l'inconnue au pied de mon lit. Je les priai de satisfaire ma curiosité, et Alphonse prit ainsi la parole (1).— Je partis d'A**, désolé de la situation où je vous laissois, et de n'avoir pu me concerter avec vous. L'espoir que la lettre dont j'avois chargé M. Berthier vous calmeroit et vous don-

---

(1) J'observe au lecteur, pour qu'il ne m'accuse point d'invraisemblance, que la ville de S** n'est pas très-éloignée d'A*; qu'Alphonse de Tres... en partit avec l'armée vendéenne le lendemain de son arrivée, et qu'il n'étoit que depuis deux jours sur les terres de Stofflet, lorsqu'il retrouva sa sœur, par le moyen de mademoiselle de Saint-Maur, après huit jours de séparation, dont

neroit quelque force, adoucissoit un peu l'amertume de mes réflexions. A la première couchée, je profitai du sommeil de mon escorte, et pressant mon cheval à grands coups d'éperons, j'arrivai jusqu'aux portes de S**. On m'arrêta; car j'avois, comme vous le savez, l'uniforme d'aide-de-camp. Je demande à parler au chef vendéen: on me conduit chez M. de la V****; je lui fis part des circonstances qui m'amenoient vers lui, et terminai en

---

Stéphanie en avoit passé six dans le souterrain, les deux derniers privée de lumière et de nourriture. En relisant ces mémoires, j'ai senti que je n'avois pas assez développé ce passage, et que le lecteur pourroit trouver impossible la réunion précipitée du frère et de la sœur. J'ai donc cru cette note nécessaire, et j'atteste la vérité de tous les faits renfermés dans cet ouvrage.

lui remettant les dépêches dont j'étois chargé pour Roberspierre ; elles contenoient des demandes d'hommes et de munitions. Ensuite le fameux H* me dénonçoit comme un être dont il étoit urgent de se défaire ; motivant sa dénonciation sur mes opinions modérées, lesquelles tendoient à une aristocratie formelle. Cette perfidie ne m'étonna point. M. Berthier m'avoit prévenu d'une partie de ce qui se tramoit contre nous deux. M. de la V**** me fit le meilleur accueil, me reçut au nombre de ses officiers, et m'assigna un poste dans la ville. Pas une maison n'avoit été pillée à S**, hors celle du frère du maire, lequel, d'aumônier de la reine, étoit devenu officier municipal ; sans doute qu'on voulut se venger de son apostasie, car c'étoit chez lui que logeoient les Ronsins, etc.

Toute la France connoît la fameuse déroute de Santerre, avec une très-forte armée, qui, sous le commandement d'autres généraux, n'auroit certes pas tourné le dos. Les Vendéens, inférieurs en nombre, restèrent maîtres de la ville, et eurent le bon esprit de ne point abuser de leur victoire; les propriétés furent respectées. Afin de reconnoître les prisonniers qu'ils avoient faits, et qui n'étoient tous que des recrues, on leur coupa les cheveux; on leur fit prêter le serment de ne plus servir contre la Véndée; et après leur avoir délivré des passe-ports, on les renvoya tous à Tours. Le plaisant se mêle quelquefois au sérieux; beaucoup de volontaires, qui n'avoient pas encore été au feu, effrayés de ce premier revers, ayant reflué vers cette ville, se précipitoient dans toutes

toutes les boutiques de perruquiers, où ils se faisoient couper les cheveux, voulant passer pour prisonniers et être renvoyés dans une autre armée (1). Les habitans de S** avoient d'abord fui à l'aspect des Vendéens; mais ayant appris que leurs biens étoient restés intacts, ainsi que les personnes, ils retournèrent dans leurs foyers, et reprirent tranquillement leurs travaux. M. de la V*** rétablit le culte, donna des fêtes aux dames, qui, enchantées de la galanterie française, dont elles avoient perdu le souvenir, venoient, parées de leurs attraits et d'habits élégans, embellir les bals qu'il donnoit. Mais bientôt on apprit qu'une armée de républi-

(1) Ce fait est de la plus exacte vérité; toute la ville de Tours en a été témoin.

Saint-Maur, dont le père venoit d'expirer à mes pieds d'un coup de feu; je la mis en croupe sur mon cheval, et bravant le plomb meurtrier qui siffloit de toutes parts, j'arrivai après des difficultés sans nombre, sur les terres de Stofflet; je déposai mademoiselle de Saint-Maur dans cette ferme, où elle a trouvé dans les gens qui l'habitent toutes les vertus hospitalières, et je fus offrir mes services au général : il les accepta; maintenant je n'ai qu'à m'en louer : cet homme, qui ne doit son rang qu'à son courage, possède une âme forte et d'excellentes qualités. Jadis garde-chasse, il prouve que ce n'est pas la naissance qui fait les grands hommes. Mon frère, après avoir achevé de me rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis notre séparation, pria mademoiselle de

Saint-Maur de m'instruire de la manière dont j'avois été tirée de la Loire. — Voici son récit.

FIN DU PREMIER VOLUME.